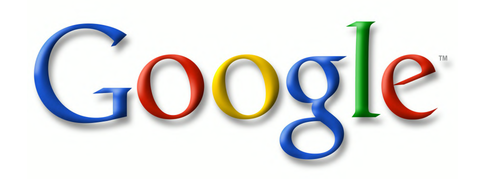
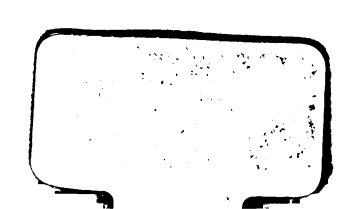





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLETTES DE VADÉ.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES COMPLETTES DE VADÉ,

OU

RECUEIL

Des Opéra Comiques, Parodies & Pieces fugitives de cet Auteur.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES.

1785.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1949
OF OXFORD

L'IMPROMPTU DU CŒUR,

OPÉRA COMIQUE,

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint Germain, le 8 Février 1757.

ACTEURS.

LÉONORE.
DAMON.
M. SCRUPULE, Oncle de Léonore.
NICAISE, Cousin de Jérôme.
JÉROME.
LOUISON.
NANETTE.
BABET.
JAVOTTE.
FANCHON.
Un Marchand de Chansons.
Une Marchande de Chansons.
Premiere Marmotte.
Seconde Marmotte.

La Scene est dans une Place publique de Paris.

L'IMPROMPTU DU CŒUR.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, DAMON.

DAMON.

Air : *Sur vos pas, vos appas.*

EN ce jour,
Nôtre amour
Ne rencontre plus d'obſtacle :
Quel miracle !

LÉONORE.

Oui, vos feux
Et mes vœux
D'hymen vont ſerrer les nœuds.

DAMON.

Léonore, quel bonheur

Succede à la douleur
Qui nous perçoit le cœur!

LÉONORE.

Ah! grands Dieux! quels charmes!
Après tant d'alarmes,
Tout ſert notre ardeur.

DAMON.

Me rebutant, je vous vis
Craintive pour LOUIS;
Vous banniſſiez ma flamme
De votre ame.

LÉONORE.

Cher Damon,
Pouvoit-on
Me parler, dans ma triſteſſe,
De tendreſſe?
A ſoi peut-on ſonger,
Lorſqu'un pere eſt en danger?

DAMON.

Air: *Je n'aime point à demi.*
Votre amour pour notre Roi,
M'eſt un doux préſage.

LÉONORE.

Ce ſentiment eſt en ſoi ;
Même il croît avec l'âge.
Tout Français, ainſi que moi,
A le même avantage.

DAMON.

Rien n'eſt plus vrai. Sans doute qu'en faveur du rétabliſſement d'une ſanté ſi précieuſe, M. Scrupule, votre oncle, ne ſuſpendra plus notre union ?

LÉONORE.

Je l'eſpere comme vous ; mais le voici.

SCENE II.

M. SCRUPULE, LÉONORE, DAMON.

LÉONORE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

MON oncle, notre joie éclate.

DAMON.

La mienne est pure, & je me flatte
Que vous voudrez en ce moment....

M. SCRUPULE.

Différons.

LÉONORE.

Dieux! quelle injustice!

M. SCRUPULE.

Ma niece, allons plus doucement.
Attendez un tems plus propice.

DAMON.

Air : *De Catina.*

Peut-il s'en préſenter de plus avantageux ?
LOUIS nous eſt rendu ; comblez donc tous nos vœux.

M. SCRUPULE.

Ses jours me ſont trop chers ; je veux m'en aſſurer.

LÉONORE.

Se *livrer* au plaiſir, c'eſt bien vous le jurer.

M. SCRUPULE.

En un mot, je veux le voir, & je pars pour Verſailles à deſſein de m'en convaincre : c'eſt à mes yeux que je veux confier la tranquillité de mon cœur. Je ferai diligence.

(Il ſort.)

SCENE III.

LÉONORE, DAMON.

DAMON.

Air : Du Prévôt des Marchands.

MAIS tout doit convaincre ſon cœur.

LÉONORE.

Il croit rarement au bonheur.

DAMON.

Quel retard !

LÉONORE.

Je m'en plains moi-même ;
Mais, en attendant ſon retour,
Allons, avec un ſoin extrême,
Faire illuminer cette cour.

Et tandis que mon oncle donne des

preuves de ſon zele par ſa tendre inquiétude, manifeſtons le nôtre par les tranſports de joie que le public ſeconde avec tant d'alégreſſe.

SCENE IV.

JÉROME, NICAISE.

JÉROME.

HE ben! couſin, tu dis donc que t'es capabe, toi?

NICAISE.

Apparemment que ſans doute que je ſuis capabe.

JÉROME.

Oui; mais ç'pendant pourtant il y a queuqu'zun qui t'a ſoufflé ta maîtreſſe.

NICAISE.

Oh! mais, c'eſt que....

JÉROME.

Quoi, c'eſt que?....

NICAISE.

Oui, c'eſt que.... parce.... que.... Oh! va, ça n'fait rien....

JÉROME.

Tiens, t'es bête.

NICAISE.

Oh! oui, tu t'y connois encore, toi! C'étoit bon autrefois.... Il y a quelqu'tems, par exempe.

JÉROME.

V'là qu'eſt ben arrangé ; mais s'agit pas de ça.

Air : *Ç'pendant pourtant ça m'fait ſouffrir.*

L'couſin Clément t'a donc fait v'nir,
Pour à cell' fin de t'réjouir?

NICAISE.

Oh ! ſans vanité je m'en vante.

JÉROME.

Ce ſoir, je veux te m'ner par-tout.

NICAISE.

Eh ben! ſi nous allons enſemble,
Ça f'ra que nous n'nous quitt'rons pas.

JÉROME.

Tu raiſonnes comme tu parles. Ah ça ! je t'avertis qu'il y aura fiérement de monde.

NICAISE.

Ah ben! tant mieux; moi j'aime ben quand je ſuis pluſieurs.

JÉROME.

Air : *Mais d'mandez moi pourquoi je r'viens.*

Quoi, pluſieurs?

NICAISE.

Hé! dame oui.

JÉROME.

Tais-toi.

Je s'rons, morgué, plus de cent mille.

NICAISE.

Cent mille! combien qu'ça fait?

JÉROME.

Ma foi!

C'eſt environ tout plein la ville.
Tu ſais ben qu'la nuit on n'voit goutte.

NICAISE.

Oui.

JÉROME.

Comme en plein jour je verrons.

NICAISE.

Comme en plein jour!

JÉROME.

Vrament ſans doute,
A cauſe qui gn'y a des lamprons.

NICAISE.

NICAISE.

Des lamprons !

JÉRÔME.

Eh! oui, des lamprons.

NICAISE.

Oh! pardi, va, j'en ſuis ben aiſe, moi... Mais quoiqu'c'eſt qu'des lamprons?

JÉRÔME.

C'eſt comme *qui diroit* des éclairciſſemens en magniere d'allumations.

NICAISE.

Oh! j'entends à ç't'heure..., c'eſt-t'y pas de ces choſes-là.... qu'on appelle... comme quand... lorſque.... oh! je ſais ben ce que j'veux dire....

JÉRÔME.

Tout juſte, tu y es. Pargué! t'es ben habile.

NICAISE.

Oh ! j'ai appris à vivre à mes dépens.

JÉROME.

On le voit ben.

Air : *Il faut, mon frere.*

C'eſt ben dommage
Qu'on ne t'ait point choiſi
Pour un meſſage,
Dans ç'quart-d'heure-ci,
Pour aller vers le Roi,
L'i porter not' hommage.

NICAISE.

J'm'acquitt'rois de ç't'emploi
Encor plus mieux que toi.

JÉROME.

Quoi ! plus mieux ? eh ben ! voyons donc, avec ton plus mieux, comment qu'tu dirois ? Suppoſons qu'c'eſt moi qui ſuis Sa Majeſté.

NICAISE.

Toi ? oh ! pardi oui, t'en as encor ben l'air !

JÉROME.

Mais je te dis comme par ſemblant.

NICAISE.

N'y a pas de ſemblant là-dedans. T'es mon couſin, par conſéquent ça ne ſe peut pas. Y faut raiſonner dans la vie.

JÉROME.

Hé ben ! ça vous démont'roit t'y pas un Académiſtre ?

NICAISE.

Mais voyons comme tu dirois, toi ?

JÉROME.

Moi, je dirois tout de ſuite & ſans me faire prier.... Tiens, écoute.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Sire, je viens devant vous...

NICAISE.

Pardi! voyez donc le gros sorcier; il le verroit ben, peut-être.

JÉROME.

Mais queu raison qu'tu me fais donc là?

NICAISE.

C'est que je vous prends garde à tout, moi. Mais voyons, dis toujours.

JÉROME.

Sire, je viens devant vous,
Au nom de toute la France,
Pour vous dir' qu'javons tretous
Ben souffert de votre souffrance;
Qu'si vous nous voyez bien porté,
C'est parc' qu'vous ête en bonn' santé.

NICAISE.

Ah! jarni, c'est bon ça.

JÉROME.

Hé ben! voyons comment qu'tu dirois, toi?

NICAISE.

Moi, je commencerois déja d'abord par lui ôter mon chapeau.

JÉROME.

Sans doute.

NICAISE.

Et puis, je m' mettrois dans la tête tout ce que les Français ont dans l'ame.

JÉROME.

Hé ben !

NICAISE.

Et puis, je lui dirois avec franchiſe : Sire, je donnerois ma vie pour conſerver la vôtre..

JÉROME, *avec tranſport.*

Tiens, baiſe-moi ; tu as de l'eſprit comme tout le royaume.

NICAISE.

Oh! dame, c'eſt que dans ce cas

là tout le royaume fait bien vîte de l'esprit avec de l'amour.

JÉROME.

Si tu raisonnois toujours comme ça, tu serois le coq de not' famille.

(*On entend plusieurs voix dans la coulisse chanter.*)

JÉROME.

Une taloche.

Ah! ah! quoiqu'c'est donc qu'ça?

SCENE V.

Les Précédens, LOUISON, BABET, FANCHON, NANETTE, JAVOTTE.

LOUISON, *tenant toutes ſes compagnes par la main.*

Air.

PAR un beau ſoir m'y promenant,
Joli-Cœur ſous l'bras me tenant,
Un p'tit muguet s'approche.

CHORUS.

Un p'tit muguet s'approche.

LOUISON.

Il voulut faire le genti....
Décampez, j'vous en averti.
Il m'dit: vous riez, Man'ſelle Louiſon.

Moi, tout en riant, j'vous y appli-
que, zon,
Une taloche.

CHORUS.

Une taloche.

NICAISE.

Elle eſt méchante, dà.

JÉROME.

Tais-tòi.

LOUISON.

Second Couplet.

Là-d'ſſus il m'appelle guenon;
Mon amant, à ce beau p'tit nom,
Met ſa pipe dans ſa poche.

CHORUS.

Met ſa pipe dans ſa poche.

LOUISON.

J'vas, lui dit-il, vous ſabouler;
Mais l'autre, au lieu de s'en aller,

N'l'appelle-t-i pas vilain estaff ?
En r'mercîment il reçut, paff,
Autre taloche.

CHORUS.

Autre taloche.

NICAISE.

Le beau remercîment.

JÉROME.

Veux-tu bien t'taire ?

LOUISON.

Troisieme Couplet.

Joli-Cœur ne badinoit pas ;
Même il alloit mettre habit bas,
Pour en v'nir aux approches.

CHORUS.

Pour en v'nir aux approches.

LOUISON.

L'autre, en signe d'accommod'ment,
Vîte gagne au pied promptement ;

Et pour prix d'sa belle chienn' d'ardeur,
C'eſt qu'il vous eut diablement peur;
Et deux taloches.

CHORUS.

Et deux taloches.

JÉROME.

Ça fait un bon arrêté de compte: çà, courage, Mademoiſelle Louiſon; ſerviteur, & vot' copagnie.

LOUISON.

Hé! c'eſt Jérôme, autrement dit, Bachot de la Grenouillere.

JÉRÔME.

Oui; je nous v'là avec l'couſin Nicaiſe.

NICAISE.

Oui; & il eſt mon couſin auſſi à moi.

JÉROME.

Couſin iſſu de germain.

NICAISE.

Issu de germain! Issu de Clément, peut-être. (*)

JAVOTTE.

Tout de bon, gros gouayeux?

LOUISON.

Il viendra avec nous; car il a le visage bon enfant.

NICAISE, *se reculant.*

Je ne veux pas.

JÉROME.

Allons, allons, remets-toi.

NANETTE, *se moquant de lui.*

Air: *L'amour a sur la riviere.*

Voyez donc son air d'aisance!
Monsieu veut-il m'embrasser?

(*) Parce que dans la Piece de Nicaise, il appelle toujours M. Clément son oncle.

NICAISE.

Pour ça non.

NANETTE.

Par complaisance,
Laissez-vous donc caresser.

BABET.

Il a ben l'air à la danse ;
Je veux l'prendre pour danser.

NICAISE, *la repoussant.*

Allons, Man'zelle, dansez avec vos pareilles, s'il vous plaît.

JÉROME.

Est-ce qu'on dit ça?

LOUISON.

Moi, je veux qu'il me donne le bras dans la foule. Je n'aurai pas peur avec lui; car i f'ra peur aux autres.

JAVOTTE.

Air : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames.*

Je l'perdrons dans le presse.

NICAISE.

NICAISE.

Laissez-moi donc là.

JÉROME.

Javotte point d'rudesse.

NANETTE.

L'beau bijou que v'là!

JÉROME, *à Nicaise.*

Morgué! toi qu'as de la politesse,
D'vrois-tu faire comme-ça?

Hé! montre qui t'es.

NICAISE.

A propos, c'est vrai, moi, je n'y pensois pas. Hé ben! voyons: qu'est-ce qui veut que je l'embrasse?

LOUISON.

Là!

NANETTE.

Hé ben! voyez.

BABET.

Comme i dit ça!

JAVOTTE.

Madame!

FANCHON.

J'ai peur.

JÉROME, *prenant Nicaise.*

Haut donc! haut donc!

NICAISE *se lance sur elles. Elles prennent ce tems pour l'entourer & chanter en rond.*

TOUTES.

Gai, gai,
Comme il se démene!
Oui, oui,
Qu'il est dégourdi!
Gai, gai, comme il se démene!
Oui, oui,
Qu'il est dégourdi!

NICAISE.

Oh! je m'en vas vous en donner. Allez.

(*Il les baise.*)

LOUISON.

Ma chere mere!

BABET.

La belle aubaine!

NANETTE.

Hé ben donc! hé ben donc! ce pauvre p'tit nez!

JAVOTTE.

Le beau gobet!

FANCHON.

Il ſe dégele!

LOUISON.

Ah! que nous v'là ben raſſaſiées.

NICAISE, *ſe frottant les mains.*

C'eſt que je vous ai bientôt fait ça, moi.

FANCHON.

Il eſt ben élevé.

NICAISE.

Hé ben! qu'est-ce qui en veut encore pendant que j'y suis?

(*Elles éclatent de rire.*)

LOUISON.

Ça vous f'roit mal.

NICAISE, *les voyant rire d'aussi bon cœur.*

Hem! je vous rends-ti les filles gaies, moi?

JÉROME.

Oh! diantre, toi, tu fais donner l'bour.

(*On entend dans la coulisse le refrain suivant.*)

Chantons, chantons,
Cent fois répétons:
Vive ce tendre pere.

JÉROME.

Ah! ah! des marchands de chansons: tant mieux, j'allons faire de bonnes emplettes.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, un Marchand & une Marchande de Chansons, accompagnés d'un violon.

JÉROME.

DITES-donc, Monsieur & Madame Crincrin : approchez, contez-nous ça *tous les* trois.

M. CRINCRIN.

Allons, allons, mes amis.

Premier Couplet.

LOUIS, que le ciel a formé
Pour régner & pour plaire,
Sera plus que jamais aimé ;
C'est le cri de la terre.
Chantons, chantons,
Cent fois répétons :
Vive ce tendre pere.

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois répétons :
Vive ce tendre pere.

Second Couplet.

Si de tout son peuple alarmé
La douleur fut sincere,
Le plaisir dont il est charmé
En est le vrai salaire.
Chantons, chantons, &c.

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois répétons :
Vive ce tendre pere.

Troisieme Couplet.

Si le ciel exauçoit toujours
La plus juste priere,
Il retrancheroit sur nos jours,
Pour tripler sa carriere.
Chantons, chantons, &c.

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois répétons:
Vive ce tendre pere.

NICAISE.

Ah! jarnicoton, c'eſt genti comme tout; ça, Monſieur, donnez-moi donc un livre.

LOUISON.

Oui, pauvre petit, il l'a ben gagné! on l'a moulé comme par exprès pour lui.

NICAISE.

Hé! qu'eſt-ce que ça vous fait à toi?

JÉROME.

Air: *Vous fixéz un aimable amant.*

J'vas en prendre un pour nous tretous.

JAVOTTE.

Et moi, j'en veux un pour cheux nous.

NANETTE.

J'veux aussi chanter ç'bon cher maître.
(*Elle se fouille.*)
A propos, j'n'ai pas le sou vaillant.

FANCHON.

Moi, mon homme a pris mon argent,
Pour illuminer not' fenêtre.

Mais ce qu'il y a de bon, c'est que v'là des boucles d'oreilles qui la danseront, toujours.

NANETTE.

Et moi donc, ma croix d'argent : ah! si elle revient.

LOUISON.

Et moi, ma cornette. Monsieur, attendez-nous.

CRINCRIN.

Eh! non, Mesdames, votre parole est suffisante; & puis, votre zele pour notre Roi est une piece de crédit.

TOUTES.

Monsieur, vous êtes ben honnête.

CRINCRIN.

Avancer le sien pour un si beau sujet, c'est de l'argent sûr.

JÉROME.

Oh! pour ça, j'en répondrois ben.

NICAISE.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Ah! tout ça s'ra bientôt payé;
Car au lieu d'venir par le coche,
Moi, tout douc'ment j'suis venu à pied.
J'ai mis la voiture dans ma poche.

JÉROME.

Comment, la voiture?

NICAISE.

Oui, vingt-quatre sous que mon oncle Clément m'a donnés pour aller dans le panier de devant, à côté du

cocher, comme un enfant de famille que je ſuis.

LOUISON.

Mon enfant! vingt-quatre ſous! Et vous n'avez pas pris la poſte?

NICAISE.

Oh! non, moi je n'aime pas les chevaux.

LOUISON.

Vous n'avez donc guere d'amour-propre?

NICAISE.

Plus propre que... dame!...

JÉROME.

Air : *Moi qui veux m'inſtruire.*

Régale-nous donc à préſent.

NICAISE.

Ah! pour ça, je m'en pique.
(*Montrant la Marchande de Chanſons.*)
Mais ſi j'li donne tout mon argent,

J'veux toute ſa boutique,
J'veux toute ſa boutique.

Mde. CRINCRIN.

Allons, voyons, beau chaland.

NICAISE *donne ſes vingt-quatre ſous, & prend toutes les Chanſons qu'il diſtribue.*

Tenez, ce ſont les dragées du cœur, ça.

BABET.

Il a raiſon; ſont les confitures des bons ſujets.

NANETTE.

R'mercie, mon fils.

FANCHON.

Ben obligé, mon enfant.

LOUISON.

Merci, mon p'tit cochon de lait.

JAVOTTE.

Ben obligé, mon poulet d'ivoire.

NICAISE.

Et puis, v'là pour moi.

JÉROME.

Eſt-ce que tu ſais lire?

NICAISE.

Moi! pardi! va, que de reſte, puiſque j'vous lis queuqu'fois une grande page toute entiere, ſans reprendre mon vent.

JÉROME.

C'eſt donc comme moi, quand je bois pinte à la ſanté d'not' Roi.

NICAISE, *montrant ſes trois livrets de Chanſons.*

J'garde ces trois-là toujours.

JÉROME.

Quoi! trois? c'eſt inutile, puiſque c'eſt la même choſe.

NICAISE.

Ça ne fait rien.

JÉROME.

JÉROME.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Mais c'est trois fois le mêm' tableau.

NICAISE.

Moi j'aim' ça.

JÉROME.

Faut qu'tu t'satisfasses.

NICAISE.

Pardi! la Dame de not' Château
Aime à se mirer dans trois glaces.

Et je mirerai trois fois mon amitié là-dedans.

BABET.

Il n'est pardié pas si niais qu'il le paroît, au moins!

LOUISON.

Qu'est-ce qui diroit qu'ça pense comme les honnêtes gens ?

JÉROME.

Oh! la Province suit toujours la

mode de Paris, & c'est une mode qui ne passera jamais, celle-là. Hé ben! allons-je tretous ensemble courir?

(*On entend un air de vielle.*)

Ah! ah! quoi qu'c'est donc qu'ça? un renforcement de gaîté?

NICAISE.

Jarni! j'suis ben aise.

TOUTES.

Et nous donc?

SCENE VII.

DEUX MARMOTTES, & les Acteurs précédens.

FANCHON.

ARRIVEZ, mes enfans.

NANETTE.

Ah! les jolies petites Marmottes! Tiens, vois donc!

NICAISE.

Où donc ça ?

LOUISON.

Pardine ! elles vous crevent les yeux.

NICAISE.

Qui ? ça !

JÉROME.

Oui, ça ; & qui donc ?

NICAISE.

Ben ! on m'avoit dit que c'étoit fait comme des lapins, & que ça dormoit dix-huit mois de l'année.

PREMIERE MARMOTTE.

Non, non, Monſieur : des Marmottes comme nous, ſont, je vous aſſure, bien éveillées.

NANETTE.

Hé ben ! mes enfans, ſavez-vous

quelque chose de ce que vous jouiez tout-à-l'heure?

SECONDE MARMOTTE.

Oui, oui, Madame.

PREMIERE MARMOTTE.

Et qui est bien vrai, encore.

TOUS.

Ah! voyons, écoutons.

PREMIERE MARMOTTE.

Air: *De la Contredanse de la Fontaine de Jouvence: Non, je n'aimerai jamais que vous.*

De LOUIS la brillante santé
Ramene les ris, les jeux & la gaîté;
C'est à qui s'y livrera le mieux;
Le vif enjouement se peint dans tous les yeux.

SECONDE MARMOTTE.

C'est sans fadeur que notre cœur l'encense,

La vérité ſeule en fait tous les frais.

PREMIERE MARMOTTE.

Chacun le dit, comme chacun le penſe:
Le tendre amour eſt l'encens du Français.

Enſemble.

De LOUIS la brillante ſanté
Ramene les ris, les jeux & la gaîté;
C'eſt à qui s'y livrera le mieux;
Le vif enjouement ſe peint dans tous les yeux.

PREMIERE MARMOTTE.

Jouiſſons tous
D'un bien ſi doux;
En le partageant, il s'augmente.
Le chagrin ſut nous réunir;
Mais à préſent c'eſt le plaiſir.
Folâtrons.

SECONDE MARMOTTE.

Soupirons.

PREMIERE MARMOTTE.

Il faut voltiger.

SECONDE MARMOTTE.

Il faut s'engager.

PREMIERE MARMOTTE.

Prends un amant.

SECONDE MARMOTTE.

Nenni vraiment.
Je ſuis contente;
LOUIS vit pour nous.
Jouiſſons tous
D'un bien ſi doux;
En le partageant, il s'augmente.
Le chagrin ſut nous réunir;
Mais à préſent c'eſt le plaiſir.

Enſemble.

De LOUIS la brillante ſanté
Ramene les ris, les jeux & la gaîté;
C'eſt à qui s'y livrera le mieux;

Le vif enjouement ſe peint dans tous les yeux.

Et ſauta Catharina.

LOUISON.

Elles ſont à croquer!

BABET.

Ma foi! oui.

FANCHON.

A les entendre, ſi on ne diroit pas que c'eſt ſoi-même qui chante ça.

NICAISE, *s'approchant des Marmottes.*

Moi, j'aime bien celle-là, & puis l'autre.

PREMIERE MARMOTTE.

En vérité?

NICAISE.

Comment donc qu'ça ſe prend?

JÉROME.

Je te le dirai.

Air : *Savez-vous bien, &c.*

On n' peut payer ça ç'que ça vaut ;
Mais j'vas donner tout ç'que j'possede.

PREMIÈRE MARMOTTE.

L'argent n'est pas ce qu'il nous faut,
Au zele l'intérêt le cede ;
Nous exigeons, pour tout paiement,
Que vous disiez, en ce moment,
Bien tendrement,
Vraiment,
Gaîment :
Vive l'auteur
De notre ardeur.

TOUS.

Vive l'auteur
De notre ardeur.

SCENE VIII & derniere.

M. SCRUPULE, LÉONORE, DAMON & *les Acteurs précédens.*

M. SCRUPULE.

COURAGE, mes enfans!

JÉROME.

Allons-nous en ailleurs nous réjouir: v'là une figure sérieuse qui porteroit malheur à notre joie.

M. SCRUPULE.

Non, mon ami; j'espere même, au contraire, la seconder bientôt.

LÉONORE.

Hé bien! mon oncle, vous voyez bien que nous avions raison de nous livrer au plaisir.

M. SCRUPULE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Oui, maintenant je suis tranquille,
J'ai vu LOUIS. Il m'est facile
De vous unir, mes chers enfans.
L'hymen, de ma joie est la marque;
Vivez, aimez aussi long-tems
Que nous chérirons ce Monarque.

Mille ouvrages que j'ai déja vus à ce sujet, annoncent les sentimens de toutes les nations pour lui.

LÉONORE.

Air : *Je prenois du tabac.*

Qu'on est heureux de faire des vers;
Moi, plus j'y rêve & plus je m'y perds.
Mais ce talent ne doit coûter rien;
Car il me souvient bien
Qu'un Auteur en crédit
Dit,
Qu'en chantant un Bourbon,
Bon,

Dans le ſacré vallon,
L'on
Se paſſe d'Apollon.

Second Couplet.

En vain Damon, me faiſant ſa cour,
Dans ſes chanſons me traçoit l'amour;
Mais il en fit une pour LOUIS,
De bon cœur je l'ouïs.
Je lui ſus, par degré,
Gré.
Sur moi ce trait d'eſprit
Prit.
Il put de ſon ſavoir
Voir
Quel étoit le pouvoir.

Troiſieme Couplet.

L'objet chéri qu'il me retraçoit,
L'enhardiſſoit & m'attendriſſoit:
D'avoir rendu mon cœur ſatisfait,
Son zele triomphoit;
Non pas en écrivain
Vain.

Visoit-il au renom?
Non.
Le plus simple couplet
Plaît;
LOUIS le rend complet.

JÉROME.

Hé ben! cousin, comment qu'tu trouves ça, toi?

NICAISE.

Moi, j'trouve ça pas mal raisonné: mais c'est pas ben difficile.

JÉROME.

En dirois-tu ben autant?

NICAISE.

Hé! pardine, m'en défies-tu?

JÉROME.

Oui.

TOUTES.

Ah! voyons donc.

NICAISE.

NICAISE.

Même air que le précédent.

Moi, je n'ai jamais ſu ben chanter;
Mais quand il faut montrer qui l'on eſt,
C'eſt que je vous tire adroitement
Mon épingle du jeu.
Je ne dis qu'un ſeul mot,
Qui
Prouve que je ſuis au
Fait.
Nous devons chérir le Roi;
Car
Il nous aime ben tretous.

JÉROME.

Pargué! v'là qu'eſt ben rimé!

NICAISE.

Qu'ça rime ſi ça veut; c'eſt vrai, toujours. (*Il montre le Public.*) Viens, j'ai d'beaux & bons témoins.

M. SCRUPULE.

C'eſt à merveille, mon ami.

NICAISE.

Sans doute. Hé ben! mais ces lamprons, quand donc que j'verrons ça?

TOUS.

Il a raiſon.

M. SCRUPULE.

Vous n'irez pas loin.

La toile ſe leve ; on apperçoit d'un côté un buffet, & de l'autre un orcheſtre public : dans le fond, une illumination, au milieu de laquelle eſt cette Inſcription, en caractere de feu : VIVE LE ROI. *Tous prononcent ces mots avec tranſport. Le tout ſe termine par des danſes relatives aux différens caracteres des Acteurs.*

Fin de l'Impromptu du Cœur.

LE MAUVAIS PLAISANT,

OU

LE DROLE DE CORPS,

OPÉRA COMIQUE;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique de la Foire Saint Laurent, le 17 Août 1757.

ACTEURS.

CÉPHISE, Mere de Sophie.

SOPHIE.

M. GROSSEL, Frere de Céphise.

PLAISANTIN, } Amans de Sophie.
LÉANDRE, }

M. PRESSANT, Créancier de M. Grossel.

La Scene est à Paris dans la Maison de M. Grossel.

LE MAUVAIS PLAISANT.

SCENE PREMIERE.

CÉPHISE, GROSSEL.

GROSSEL, *riant avec éclat.*

AH! ah! ah! hé bien! ma ſœur?

CÉPHISE, *d'un air froid.*

Hé bien! mon frere?

GROSSEL, *d'un ton de bonne humeur.*

Convenez que Sophie, votre fille, n'aura pas le tems de s'ennuyer avec Plaiſantin, ſon futur; car, parbleu! c'eſt un drôle de corps?

CÉPHISE.

Ah! fort drôle: eſt-ce parce qu'il eſt familier juſqu'à l'impertinence, & qu'il joue éternellement ſur le mot?

GROSSEL.

Et ſur quoi donc voulez-vous qu'il joue, puiſque c'eſt ſon caractere ?

Air : *Mais, à cette table.*

La gaîté l'inſpire.
Le mot, pour rire,
Se trouve toujours
Encadré dans ſes diſcours.
Votre froid Léandre,
Triſtement tendre,
Ne feroit pas mal
D'imiter ſon rival.
Moi-même j'envie
Son ſort.

CÉPHISE.

Hé bien !
Moi, je ne vois rien
De ſi plat dans la vie.

GROSSEL.

Oh ! vous voilà toujours avec votre humeur.

CÉPHISE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Non, je n'ai point, mon frere, un caractere sombre ;
Mais je sais distinguer l'esprit d'avec son ombre ;
Et votre Plaisantin me prouve clairement,
Que tout drôle de corps n'est qu'un mauvais plaisant.

GROSSEL.

Hé ? que m'importe à moi qu'il soit bon ou mauvais, pourvu qu'il m'amuse ?

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Les gens, au ton affecté,
N'ont pas sur moi d'empire.
Toujours leur air apprêté
Consulte leur dignité,
Pour rire, pour rire, pour rire.

Qu'ils aillent au diable ; moi, j'aime

les rieurs ; ce ſont de bonnes gens, entendez-vous ? malheur à qui ne rit pas.

CÉPHISE.

Encore faut-il en avoir ſujet, mais

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Rire de choſes pitoyables !

GROSSEL.

Ah ! vraiment, vous & vos ſemblables,
Vous avez toujours très-grands ſoins
De n'être contens d'aucuns ſtyles.
Ceux qui s'y connoiſſent le moins,
Sont toujours les plus difficiles.

CÉPHISE.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Vous me donnez un joli ridicule.

GROSSEL.

Par-tout il circule ;
Oui, morbleu ! par-tout
On porte le dégoût.
Voit-on éclore un ouvrage paſſable.

Il eſt déteſtable.
Par vous le talent
Périt même en naiſſant.

CÉPHISE.

Vous me rendez bien peu de juſtice; j'aime le mérite réel: mais qu'a de commun, je vous prie, le talent avec Monſieur Plaiſantin?

GROSSEL.

Il en a, oui, il en a, vous dis-je, & indépendamment de ce qu'il eſt tout uni & ſans façon comme moi.

Air: *Allons donc, jouez violons.*

C'eſt que l'amitié qui nous lie,
M'eſt d'une reſſource infinie;
C'eſt-à-dire, pour le moment.
Vous ſavez, malgré ma richeſſe,
Que très-vivement on me preſſe
Pour un certain rembourſement;
Et comme je n'ai point d'argent,

Plaisantin sera ma ressource;
Je pourrai puiser dans sa bourse.

CÉPHISE, *ironiquement.*

Oh! je le crois fort obligeant.

GROSSEL.

Vous le croyez en enrageant.

Votre inutile Léandre, seroit-il capable de ces procédés-là?

CÉPHISE.

Si vous le connoissiez mieux....

GROSSEL.

Lui! il n'est bon à rien qu'à languir, à soupirer.

CÉPHISE.

C'est qu'il aime véritablement.

GROSSEL.

Air : *Tomber dedans.*

Ce Léandre voudroit en vain
Prétendre à la main de Sophie.

CÉPHISE.

Mais tel eſt pourtant mon deſſein.

GROSSEL.

Oh, parbleu ! je vous en défie.

CÉPHISE.

Elle eſt ma fille.

GROSSEL.

On le ſait bien.

Vous pouvez former ce lien,
Ce doux lien,
Ce beau lien.
Mais ne comptez pas ſur mon bien.

L'autre eſt mon ami ; j'aime ſa maniere d'agir, ſon genre d'eſprit me convient.

CÉPHISE.

Non, mon frere, il ne vous convient pas.

GROSSEL.

Ventrebleu ! je ſais mieux ce qu'il me faut que vous.

CÉPHISE.

Air : *D'Épicure.*

L'emportement qui vous inspire,
Récompense mal ma douceur ;
Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

GROSSEL.

Hé bien ! voyons, ma chere sœur ?

CÉPHISE.

Ce genre qu'entre nous je blâme,
De chez vous devroit se bannir.
Le seul bon goût enchante l'ame,
Et le mauvais la fait rougir.

GROSSEL.

Ah, diable ! de la métaphysique du Marais ! mais, mais vous êtes fort douce en effet : savez-vous que j'aimerois autant que l'on me dît des injures, que de m'entendre dire que je n'ai point de goût ?

CÉPHISE.

CÉPHISE.

Air : *Je ſuis Philoſophe, moi.*

Vous en avez, mon frere, & plus qu'un
autre.

GROSSEL.

Chacun en a pour ſoi :
Vous aimez l'un, & moi, j'aimerai
l'autre ;
Là-deſſus point de loi.

CÉPHISE.

Ah ! volontiers.

GROSSEL.

Prêtez-vous, je me prête.

SCENE II.

CÉPHISE, GROSSEL,
PLAISANTIN.

PLAISANTIN *acheve l'air en ſautant dès le fond du théâtre.*

J'AIME la fillette,
Moi,
J'aime la fillette.

GROSSEL.

Ah! le voici, je reſpire; je ſuis dans mon élément avec lui.

CÉPHISE.

Qu'ils ſont bien enſemble!

PLAISANTIN.

Te voilà, pere Groſſel; où diable te fourres-tu donc? Je t'ai cherché par-tout, juſques dans l'écurie.

GROSSEL, *riant.*

Et tu ne m'y as pas trouvé, n'est-ce pas ?

PLAISANTIN.

Hé bien ! la petite mere Céphise, comment la joie ?

CÉPHISE, *froidement & bâillant.*

Ah ! fort bien, Monsieur.

PLAISANTIN.

Comment donc, morbleu ! vous voilà belle comme Cybele.

GROSSEL, *en souriant.*

Comme Cybele !

CÉPHISE.

Air : *Recèvez donc ce beau bouquet.*

C'est me complimenter au mieux ;
Vous y mettez de la noblesse.

PLAISANTIN.

Cybele étoit mere des Dieux,
Et vous l'êtes d'une Déesse ;

Par conséquent vous sentez fort,
Que Sophie étant votre fille,
Et vous ressemblant sans effort,
Auroit tort
De n'être pas gentille.

GROSSEL.

Ah! ah! ah! comme il tourne les moindres choses!

CÉPHISE, *ironiquement.*

Oui, cela est fort beau.

PLAISANTIN.

Qu'est-ce que vous parlez là de corbeau? (*Il rit.*) Sais-tu bien que ta sœur est plaisante?

GROSSEL, *riant.*

Oh! tout-à-fait.

CÉPHISE.

Air: *De Catina.*

De ce talent, Monsieur, vous me faites présent.

PLAISANTIN.

Ni présent, ni passé, Madame, assurément.

GROSSEL, *riant.*

Ah! ah! ah!

CÉPHISE.

Ayez donc la bonté de me parler plus clair.

PLAISANTIN.

Quoi? Clerc de Procureur!

GROSSEL, *éclatant de rire.*

Mais, finis donc, mon cher.

Le diable t'emporte. Tu veux donc me faire étouffer.

CÉPHISE, *à part.*

Quel homme!

GROSSEL, *à Céphise.*

Air: *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Quoi! vous ne riez point?

CÉPHISE.

Hélas !
J'ai tort de ne point savoir rire.
(*Dédaigneusement.*)
Et puis d'ailleurs on ne rit pas
D'une chose que l'on admire.

Je suis sans doute l'amusement, en m'éloignant de Monsieur ; j'en ai bien du regret ; mais une affaire m'appelle.

PLAISANTIN.

Une affaire vous appelle ? Elle vous a donc appellée bien bas, car je ne l'ai pas entendue.

(*Céphise hausse les épaules & veut sortir.*)

GROSSEL, *content.*

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Toujours chez lui l'esprit travaille.
(*Arrêtant Céphise.*)
Mais....

CÉPHISE.

Vous me retenez en vain.

(*Elle sort.*)

PLAISANTIN.

Hé bon! laiſſe-la partir;
Car il vaut mieux qu'elle s'en aille
Qu'une bonne piece de vin.

SCENE III.

GROSSEL, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

ELLE eſt un peu bête, ta ſœur.

GROSSEL.

Il s'en faut de beaucoup. Elle a ſeulement l'eſprit ſérieux.

PLAISANTIN.

Et mais, c'eſt tout de même.

GROSSEL.

Comment, tout de même?

PLAISANTIN.

Oui, excepté que c'eſt différent.

GROSSEL.

Ah, bon! laiſſons ce point. Au reſte....

PLAISANTIN.

Oreſte, ah! volontiers Pilade; mais à condition qu'au lieu de mourir, nous vivrons l'un pour l'autre.

GROSSEL.

Où diable va-t-il chercher tout cela? Mais parlons un peu raiſon.

PLAISANTIN.

Oh! volontiers, moi; oui, parlons raiſon.

GROSSEL.

Air: *C'eſt-là ce qui m'étonne.*

Oh! çà, mon cher, de toi je fais
grand cas.

Et tu sais que j'ai grande envie
De te faire épouser Sophie.

PLAISANTIN.

Cela ne me surprend pas.

GROSSEL.

Oui ; mais ma sœur, du moins je le
soupçonne,
Elle qui doit me ménager,
Prétend, pour me faire enrager,
Avec Léandre l'engager.

PLAISANTIN.

Voilà ce qui m'étonne.
L'engager !

GROSSEL.

Oui, la marier avec lui.

PLAISANTIN.

Air : *Le Seigneur Turc a raison.*

Ceci devient sérieux ;
Ce récit m'enflamme :
Qui ? lui, seroit à mes yeux,

L'objet des vœux de son ame!
Ah! si Léandre l'osoit,
Si jamais il l'épousoit....
Elle seroit sa femme.

GROSSEL.

Hé mais! sans doute: venons pourtant au fait; tu aimes ma niece.

PLAISANTIN.

A peu près comme tu aimes l'argent.

GROSSEL.

Tu ne l'aimerois donc guere, car je ne suis pas intéressé.

PLAISANTIN.

Parbleu! je le crois bien; car il n'y a plus de sous-fermes.

GROSSEL, *d'un air content.*

Diable de fou! va, tu ne changeras jamais.... & tant mieux. A propos d'intérêt.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Deux mille cinq cents louis
Ne ſont pas choſe frivole,
Tu me les a bien promis,
Et je compte ſur ta parole ;
J'ai d'excellens effets en main.

PLAISANTIN.

Oh ! nous verrons cela demain.

GROSSEL.

Mais ſi la perſonne à qui je les dois, revenoit encore aujourd'hui ?

PLAISANTIN.

Ne t'embarraſſe pas, on trouvera à qui parler.

GROSSEL.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Viens, paſſons dans mon cabinet,
Tu verras, ſi tu le deſire,
L'état de mon bien clair & net.

PLAISANTIN.

Mais à ton tour tu me fais rire.

On ne riſque rien entre amis. Je t'aſſure que je ne riſquerai pas un ſou avec toi.

GROSSEL.

Viens toujours, quand ce ne feroit que pour parler plus à notre aiſe des clauſes de ton mariage.

PLAISANTIN.

Allons, cela m'amuſera beaucoup, car le ſtyle de clauſes eſt fort gai ordinairement. Il commence toujours par : *Pardevant...* & finit par, *& cætera.*

(*Il prend Groſſel ſous le bras, & le lutine en s'en allant.*)

Air : *Eh ! Madame, qu'attendez-vous ?*

Finiſſez donc,
Monſieur Damon,
Ça m'étonne,
Ça m'chiffonne;
Finiſſez donc,
Monſieur Damon,

Vous

Vous me dépoudrez tout mon chignon.

Ta, la, la, la, &c.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

CÉPHISE, SOPHIE.

CÉPHISE.

Air : *Dieux des amans.*

DE bonne foi,
Ici parlez-moi ;
C'est ma tendresse qui vous en prie.
Pour votre bien,
Je n'omettrai rien ;
Choisissez vous-même un doux lien.

SOPHIE.

Le bonheur de ma vie,
Oui, mon vrai plaisir
Est de vous obéir ;

Et je n'ai d'autre envie
Que de remplir
Votre desir.

CÉPHISE.

C'est par là que vous méritez
Mes soins & mes justes bontés.
Vous m'êtes trop soumise en tout,
Pour que je m'oppose à votre goût.
Non, ma chere Sophie,
Mon cœur, sur ce point,
Ne vous contraindra point.
Le doux titre d'amie,
Pour vous, au nom de mere se joint.

Depuis long-tems que Léandre & Plaisantin viennent ici, lequel, ma fille, avez-vous remarqué être digne de recevoir votre main?

SOPHIE.

Air: *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Puisque vous permettez, Madame,
Que je vous dévoile mon ame,

Plaisantin ne me déplaît pas ;
Mais au fond Léandre m'engage :
L'un me fait rire ; mais, hélas !
J'estime l'autre davantage.

Ce dernier a contre lui, à la vérité, un esprit de défiance & d'inquiétude qui m'excede quelquefois.

CÉPHISE.

Je vous reconnois bien à ce discernement ; il fait honneur à votre éducation.

SOPHIE.

Air : *Dans un cœur paternel.*

Avec sincérité
S'exprime Léandre ;
Mais il joint à l'air tendre,
Trop de timidité.

CÉPHISE.

L'autre soutient un rôle
Que suit un noble feu ;

Lorsque l'on est si drôle,
On aime peu.

SOPHIE.

Oui, mais quelquefois on divertit.

CÉPHISE.

Que dites-vous là, ma fille ? Ah ! j'en appelle à votre goût.

Air : *Dans un songe flatteur.*

C'est au seul sentiment
Que l'on peut connoître un amant ;
Lui seul doit décider :
Ah ! qu'il est doux de céder,
Quand le cœur
Peut, sans rougir, nommer un vainqueur.

SOPHIE.

D'accord ; mais en est-ce assez ?

SCENE V.

Les Précédens, LÉANDRE.

CÉPHISE.

Suite de l'air précédent.

AH! Léandre, paroiſſez;
Entre vos mains je remets
Ma cauſe & vos intérêts.

LÉANDRE.

Ah! Madame, ſans vous,
Je perdrois l'eſpoir le plus doux:
Mon rival dangereux
Sait amuſer; qu'il eſt heureux!

SOPHIE.

Quoi! toujours
Me tiendrez-vous les mêmes diſcours.

LÉANDRE.

On ſe plaint,
Quand on craint.

SOPHIE.

Mais craint-on
Sans raison ?

LÉANDRE.

Oui, oui.

SOPHIE.

Vous m'offensez.

LÉANDRE.

Hé bien ! non, non.
Belle Sophie, hélas !
Si les appas
Peuvent rendre tranquille,
Vous en avez mille ;
Et c'est pourquoi vous ne craignez pas.
Ah ! que n'ai-je de même
Cet air charmant !
Je l'aurois, si l'amour extrême
Embellissoit l'amant.

SOPHIE, *impatiente.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous plaignez-vous ?
On vous trouve fort aimable.

CÉPHISE.

Choisis un ton plus doux.

SOPHIE.

Monsieur est si jaloux,
Qu'à ses yeux on est coupable,
Si l'on ne prend du souci.
Je ne suis point capable
De m'attrister ainsi.

CÉPHISE.

Mais, ma fille.

SOPHIE.

Madame, puis-je mieux lui parler ?

LÉANDRE.

Air : *Vous êtes irrité.*

Oui, oui, vous le pouvez,
Et vous savez....

SOPHIE.

Quoi ! voyons, je vous prie.

LÉANDRE.

Que votre cœur généreux

Pourroit d'un malheureux
Adoucir la vie.

SOPHIE.

Pour vous satisfaire,
Que faut-il donc faire?

(*A part.*)

Quel homme, grands Dieux!

CÉPHISE.

Parle-lui doucement.

SOPHIE.

Mais, maman,
Puis-je mieux lui dire?

LÉANDRE.

Un seul mot suffiroit,
Calmeroit
Mon cruel martyre.

CÉPHISE.

Ne refuse pas
Ce seul mot.

L É A N D R E.

Hélas !
Cela vous feroit facile.

S O P H I E.

Moi, je fuis docile,
Et j'en dirois mille ;
(*A part.*)
Dieux ! quel embarras !

L É A N D R E.

Daignez donc m'apprendre
Le fort du cœur le plus tendre :
Mes vœux font-ils acceptés ?
Hélas ! vous m'écoutez,
Je le vois, fans m'entendre.

S O P H I E.

Mais je vous écoute.

L É A N D R E.

Ah ! c'eft malgré vous fans doute ;
Cet inftant vous coûte,
Et même il ajoute
A vos cruautés.

SOPHIE, *avec dépit.*

Monsieur, permettez,
Que je vous cede la partie.

LÉANDRE, *la retenant.*

Ma chere Sophie,

CÉPHISE.

Mais quelle folie!
Ma fille, restez.

SOPHIE.

Mais c'est un tourment
Qu'un pareil amant.

LÉANDRE.

Vous connoissez peu le tendre attachement:
Loin de me confondre,
Vous pourriez répondre.

SOPHIE.

Voyons donc comment?

LÉANDRE.

Je vous aime;
Prononcez de même.

SOPHIE.

Mais cet aveu sied-il bien?

CÉPHISE.

Oh! tu le peux.

SOPHIE, *un peu froidement.*

Hé bien!

Je vous aime.

LÉANDRE.

M'aimez-vous de même,

Car je crains?

SOPHIE.

Oh! pour le coup,

Ce ton craintif me déplaît beaucoup.

C'est vrai, il m'impatiente à la fin.

LÉANDRE, *d'un air pénétré.*

Je n'ai pas le bonheur d'être plaisant.

SOPHIE.

Oh! pour cela non.

CÉPHISE.

Mais, Léandre, votre inquiétude est aussi trop forte.

LÉANDRE.

Madame, j'en suis plus à plaindre.

SCENE VI.

CÉPHISE, SOPHIE, LÉANDRE, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

PARBLEU! on étouffe dans son cabinet: oh! ma foi, qu'il y reste.

Adieu donc, Dame Françoise,
Pour qui j'ai tant soupiré.

LÉANDRE.

Mademoiselle, voilà de quoi vous dissiper. Je crois devoir ne pas interrompre vos plaisirs.

SOPHIE.

SOPHIE.

Encore, reſtez, Monſieur.

LÉANDRE.

Allons:

PLAISANTIN.

Je ſuis fort aiſe de vous rencontrer tous. Eh bien! de quoi parlez-vous là; d'affaires? J'en ſuis ravi; car, moi, j'aime les affaires, ſur-tout quand elles ſont faites.

Air: *La quille dondaine.*

(*A Sophie.*)

Vous voilà donc, ma belle enfant,
J'aime en vous cet air triomphant.

(*Folâtrant avec elle.*)

Elle eſt, ma foi, leſte.

CÉPHISE.

Monſieur, point de geſte.

PLAISANTIN, *à la mere.*

Belle maman.

CÉPHISE, *d'un air sec.*

Ah ! finissons.

PLAISANTIN.

Peste !

Le ton est cru,

(*A Léandre.*)

Toi, l'eusses-tu cru ?

Hé bien ! le beau Léandre, es-tu toujours jovial ?

SOPHIE, *souriant.*

Ah ! toujours.

CÉPHISE.

Air : *Allons gai.*

Y pensez-vous, ma fille ?

PLAISANTIN, *prenant les mains de Céphise.*

Pourquoi cet air transi ?
En mere de famille,
Donnez l'exemple ici.
Allons gai, d'un air gai, &c.

CÉPHISE, *voulant retirer ses mains.*

Mais, Monsieur, vous prenez bien des libertés.

PLAISANTIN.

Moi, point du tout; ce sont vos mains que je prends.

SOPHIE, *à Céphise.*

Ah, maman, vous riez vous-même!

CÉPHISE.

C'est de pitié.

PLAISANTIN, *à Léandre.*

Air : *Nanon dormoit.*

Tu ne dis rien.

LÉANDRE.

Oh! je n'ai rien à dire;
Votre entretien
Paroît ici suffire.

PLAISANTIN.

Oui, tu le prends ainsi?

Tant pis, tant pis,
Tant pis pour toi, mon pauvre ami.

Tu n'es pas de l'humeur de l'original qui m'écrit sans m'avoir jamais vu. Il faut que je vous montre sa lettre.

CÉPHISE.

Non, nous ne sommes point curieuses.

PLAISANTIN.

Quel conte!... Ah! la voici.

(*Il rit.*)

Monsieur & cher ami, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, je suis inquiet de l'état de vos nouvelles. C'est pourquoi je vous prie d'accepter, sans façon, un repas de cérémonie. Je me ferai un plaisir de vous régaler à pique-nique, pour ne pas avoir un air de prétention. Nous serons, à la vérité, plusieurs dans le nombre; mais quand il y a à manger

pour six, il y en a toujours pour trois. Je suis avec soumission, & sans vous commander, Monsieur, votre très-humble serviteur, DROLICHON, *Auteur badin, suivant la Cour.*

SOPHIE, *riant.*

Ah! ah! ah! quelle extravagance!

PLAISANTIN, *à Léandre.*

Oh! j'irai.

Air : *Le Seigneur Turc à raison.*

Ainsi, mon cher, pour bannir
Ta mélancolie,
Il faut avec moi venir
Faire quelque bonne orgie.

LÉANDRE.

Je crains de ne le pouvoir;
Car, moi, je me borne à voir
La bonne compagnie.

PLAISANTIN.

Qu'entends-tu par la bonne compagnie?

LÉANDRE.

Ces Dames vous en inſtruiront mieux que moi; ce ſont elles qui m'ont appris à la connoître.

PLAISANTIN.

Tu es bien tombé. Eh bien! mon petit bilboquet d'ivoire, contez-nous un peu cela.

SOPHIE.

Air: *Tout conſiſte dans la maniere.*

Les mœurs, le goût, la complaiſance,
Forment toujours ſon élément:
L'eſprit de douceur s'y nuance
D'agrément;
On y puiſe dans la décence
L'enjouement.

PLAISANTIN.

Diable! cela doit être facétieux. Et vous, la mere maman, ne donnerez-vous pas auſſi un petit coup de

crayon ? car quand on eſt bonne compagnie, on eſt au fait de la bonne compagnie.

CÉPHISE.

Je crois qu'il le faut pour le bien de la ſociété.

PLAISANTIN.

Voyons, voyons, voyons.

CÉPHISE.

Air : *Vous boudez.*

Bien penſer,
S'énoncer
D'un air libre ;
Mais ſans trop de liberté,
Et de l'égalité
Conſerver l'équilibre :
Obliger,
Sans ſonger
Qu'on oblige ;
Immoler ſa volonté,

Quand la société
L'exige!
Se prêter quand on raisonne,
Aux raisons que l'on nous donne,
Faisant voir
Leur pouvoir
Sur les nôtres,
On a de l'esprit, on plaît,
Dès que l'on satisfait
Les autres.
Possédant
Le talent
D'être aimable;
Joindre aux petites gaîtés,
Les grandes qualités
Qui rendent estimable.
Amuser,
Sans user
D'épigramme:
Tel qui rit d'un trait lancé,
En est toujours blessé
Dans l'ame.

PLAISANTIN, *à Sophie.*

Pas mal! pas mal! c'eſt aſſez là mon portrait. (*A Céphiſe.*) Il faut que vous me ſachiez par cœur pour avoir fait ce détail-là.

LÉANDRE.

Oui, il eſt bien reſſemblant.

PLAISANTIN.

Et vous appellez donc cela la bonne compagnie?

SOPHIE.

A peu près.

PLAISANTIN.

Oh! j'en fais une au-deſſus de celle-là, moi.

CÉPHISE.

Et quelle eſt-elle, je vous prie?

PLAISANTIN.

Tenez, je ne connois pas de meilleure compagnie que la Compagnie des Indes.

SOPHIE *rit.*

Ah! ah! ah! quel calambour!

LÉANDRE, *outré.*

Ah! c'est fort plaisant!

PLAISANTIN, *en lutinant Sophie.*

Air : *Adieu donc, Dame Françoise.*

Hé bien, ma petite Reine,
Comment va le petit cœur?
Je suis votre serviteur,
Vous êtes ma souveraine,
Souveraine de mon cœur:
Souveraine, & moi serviteur;
Serviteur, vous souveraine;
Souveraine, & moi serviteur.

SOPHIE, *riant.*

Qu'il est drôle!

LÉANDRE, *à Sophie.*

Oh! oui, riez.

PLAISANTIN.

Hé bien! ma belle mere quasi, comment trouvez-vous cela?

CÉPHISE.

Extrêmement galant. Je ne ſais pas comment on feroit pour réſiſter à des rimes ſi délicatement redoublées.

PLAISANTIN.

Moi, j'en fais de toutes façons. J'en ai fait une hier pour ce fripon de minois-là. (*à Léandre.*) Tiens, écoute.

LÉANDRE.

Oh! laiſſez-moi, Monſieur.

CÉPHISE.

Nous l'entendrons une autre fois.

SOPHIE.

Ah! Madame, voyons.

LÉANDRE, *à Sophie.*

Que vous êtes cruelle!

SOPHIE.

Et vous bien extraordinaire.

PLAISANTIN.

Écoutez-vous, oui ou non?

SOPHIE.

Oui, oui, oui.

PLAISANTIN.

Hem, hem, hem, ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, ut. Ut, ſi, là, ſol, fa, mi, re, ut, ut, ut. Vous voyez que je ſais la muſique, ſans oublier une note.

(*A Sophie.*)

Air : *L'autre jour dans un bocage.*

Si j'étois sûr de te plaire,
Tu verrois comment je m'y prends
Pour charmer ;
Tu m'entendrois toujours dire
Que je t'aime on ne peut pas plus.
J'aurois, dans une bergamotte,
Des bonbons & puis des paſtilles ;
J'aurois grand ſoin
De t'en offrir,
D'un air à te fendre le cœur :
Et puis, toi, qui ſerois tendre,
Sans faire ſemblant de rien,

Tu

Tu me glisserois dans ma poche
Un billet doux,
Par lequel j'ap-
Prendrois que tu
M'aime à faire trembler.

Voilà ce que les Anglais appellent des vers blancs; par ma foi, je ferois des vers bleus pour elle, moi, s'il en falloit !

SOPHIE, *riant.*

Quel crâne !

LÉANDRE.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

C'est trop souffrir des deux côtés ;
Et pour que mon tourment varie,
Ingrate, exprès vous vous prêtez
A la fausse plaisanterie.

CÉPHISE.

Je ne te connois pas non plus.

SCENE VII.

CÉPHISE, PLAISANTIN, SOPHIE, LÉANDRE, PRESSANT.

PRESSANT.

Air : *Par-là, c'est m'affermir encore.*

ME faire courir de la sorte !
Parbleu ! celui-là n'est pas mal ;
Il payera, le diable m'emporte.

PLAISANTIN.

Cet homme a l'air un peu brutal.

SOPHIE, *à Céphise.*

Madame, il est fort en courroux.

CÉPHISE.

Monsieur, s'il vous plaît, qu'avez-
vous ?

PRESSANT.

Oh! j'ai ce que j'ai.

CÉPHISE.

Mais en abrégé,
Ne peut-on ſavoir ?

PRESSANT.

Oh! nous allons voir.

LÉANDRE.

Monſieur, vous parlez à des Dames.

PRESSANT.

Morbleu ! Monſieur, je le ſais bien.
Je ne viens point pour plaire aux femmes,
Je viens pour recouvrer mon bien.

Et ſi l'on ne me ſatisfait, je fais tout ſaiſir ici, & enlever même juſqu'à ces Dames.

PLAISANTIN.

Ce ne ſont point des immeubles à décréter.

PRESSANT, *d'un air menaçant.*

Que dit cet homme-ci ?

PLAISANTIN.

Cet homme-ci parle à cet homme-là.

PRESSANT, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Oui-dà !

PLAISANTIN, *se retirant d'un air craintif.*

C'est que je ne suis pas plaisant, moi, quand on le prend sur un certain ton.

LÉANDRE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Votre emportement est extrême.

PRESSANT, *en fureur.*

Morbleu ! je suis la douceur même ;
Mais je prétends qu'en ce moment,
Monsieur Grossel me satisfasse
Sur un certain remboursement.

LÉANDRE.

Il faut.

PRESSANT.

Là-dessus point de grace.

CÉPHISE.

Courons, ma fille, avertir votre oncle de cet événement.

SOPHIE, *d'un air doux.*

Léandre, tâchez de l'adoùcir.

(*Elles sortent.*)

SCENE VIII.

LÉANDRE, PRESSANT, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

OH! je m'en charge, moi.

LÉANDRE.

Air : *Lucas se plaint que sa femme.*

De quel objet est la somme ?

PRESSANT.

Elle est de vingt mille écus,
Et je veux que l'on m'assomme,
Si j'éprouve aucun refus,
Je fais le diable.

LÉANDRE.

On peut traiter là-dessus
A l'amiable.

PRESSANT.

Non pas, ventrebleu! non pas.

LÉANDRE.

Ne pouvez-vous au moins patienter un quart-d'heure?

PRESSANT.

A l'égard de cela, une heure, s'il le faut; mais dites-lui qu'il ne manque pas.

LÉANDRE, *s'en allant*.

Je vous rejoins.

SCENE IX.

PRESSANT, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *L'occasion fait le larron.*

VINGT mille écus !

PRESSANT.

Oui, vingt mille, sans doute.

PLAISANTIN.

D'honneur ?

PRESSANT.

D'honneur.

PLAISANTIN.

Entre nous, je comprends
Que cela, ou bien je n'y vois goutte,
En tout soixante mille francs.

PRESSANT.

Hé bien !

PLAISANTIN.

Hé bien ! que vous aimeriez autant ſoixante mille livres.

PRESSANT.

Oui, cela me paroît aſſez égal. (*A part.*) Eſt-ce qu'il auroit envie de les avancer ?

PLAISANTIN.

Air : *Menuet de Grandval.*

Pour voir plus clair dans votre affaire,
Pourroit-on en ſavoir le fond ?

PRESSANT.

L'argent fut prêté par mon pere !

PLAISANTIN.

Voilà comme les peres font.

De quoi diable vous aviſez-vous auſſi d'avoir un pere ?

PRESSANT.

Que veut dire ce raiſonnement-là, je vous prie ?

PLAISANTIN.

Beaucoup de choses.

Air : *De Catinat.*

Car vous comprenez bien, si vous n'en aviez pas,
Que vous ne seriez point dans un tel embarras ;
Et que par conséquent.

PRESSANT.

Faites-moi le plaisir
De me dire, Monsieur, où vous voulez venir.

PLAISANTIN.

Comment venir! Eh mais! je suis tout venu, moi ; d'autant plus que non-seulement, mais encore....

PRESSANT.

Mais, mon petit Monsieur, me connoissez-vous, pour faire ainsi le joli-cœur avec moi ?

PLAISANTIN.

J'ai connu beaucoup Monsieur votre pere.

PRESSANT.

Vous vous trompez; mon pere savoit choisir ses connoissances.

PLAISANTIN.

C'étoit un galant homme.

PRESSANT.

Oh! certainement.

PLAISANTIN.

N'étoit-il pas votre aîné?

PRESSANT.

Mon aîné, morbleu! que signifient de pareils quolibets?

PLAISANTIN.

Eh mais! c'est tout simple.

Air: M. le Prévôt des Marchands.

Qu'ainsi vous êtes son cadet;

PRESSANT.

Monſieur, finiſſons, s'il vous plaît.
L'auteur de mes jours n'a que faire
A cet indécent jeu de mot.
D'un honnête homme il eſt le pere;
Le vôtre eſt le pere d'un ſot.

PLAISANTIN.

(*A part.*) Ah! ah! Eſt-ce qu'il auroit auſſi le petit mot pour rire? (*Haut.*) Vous êtes de province ſans doute?

PRESSANT.

Oui; pourquoi cela?

PLAISANTIN.

Je l'aurois parié à votre déciſion; vous n'aimez pas l'eſprit, vous autres.

PRESSANT.

Pas celui-là.

Air: *J'écoutois de-là ſon caquet.*

Eſt-il rien de plus importun

Qu'un bavard qui raille sans cesse?
Allez, l'esprit de cette espece,
Est le fléau du sens commun.

PLAISANTIN.

Commun! Monsieur, on le voit, a le sens commun.

PRESSANT.

Oui, je m'en pique.

PLAISANTIN.

Et même on ne peut pas plus commun. Oh! quand vous en aurez comme deux, cela sera bien pis.

PRESSANT.

Air: *Aucun Pasteur*.

Quand la bravoure au ton railleur est jointe,
On peut risquer quelquefois ce ton-là.
Je vous crois fort aussi sur cet article-là;
Vous me narguez sans raison, & voilà
Pour jouer à la pointe.

Si,

Si, comme l'un, vous avez l'autre en main,
Vous ferez ſur le champ la moitié du chemin.

(*Il met ſon chapeau.*)

PLAISANTIN.

Bon ! ce chemin eſt tout fait ; eſt-ce que vous ne voyez pas ?

PRESSANT, *tirant l'épée.*

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Encore ! ah ! pour le coup, je m'en vais vous apprendre
A qui vous vous jouez. Songez à vous défendre.

PLAISANTIN.

Oh ! c'eſt ainſi que vous plaiſantez, vous ?

PRESSANT.

Oui, voilà comme je badine avec les gens de votre ſorte.

PLAISANTIN.

Et moi, je n'aime pas ces badine-

ries-là; on peut ſe bleſſer, & puis, vous ſavez que le jeu des mains....

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Laiſſons cela.

PRESSANT.

Vous avez peur?

PLAISANTIN.

Bon! pourquoi meſurer nos lames?
La vôtre eſt fort belle.

PRESSANT.

Pour confondre un mauvais railleur,
Voilà la plume aux épigrammes.

PLAISANTIN.

Mauvais genre; donnez plutôt dans le madrigal.

PRESSANT.

Je ne vous écoute plus.

PLAISANTIN.

Vous avez mis votre chapeau; vous allez gâter votre perruque.

PRESSANT.

Défendez-vous, vous dis-je.

PLAISANTIN, *mettant grotesquement l'épée à la main.*

Air: *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

Ah! vous prétendez donc m'abattre?
Non, non, Monsieur le fanfaron;
Vous croyez trouver un poltron?
Allons, mais avant de nous battre,
Quel sujet vous a courroucé?

PRESSANT.

De vos propos je suis blessé.

PLAISANTIN.

Vous êtes blessé?

PRESSANT.

Oui, je suis blessé.

PLAISANTIN.

Hé bien! je vais vous chercher du secours, attendez-moi.

(*Il se sauve.*)

SCENE X.

PRESSANT, LÉANDRE.

PRESSANT.

JE m'en suis douté. Ah! si celui-cî est le second tome de l'autre, malheur à lui! il payera pour deux.

LÉANDRE.

Air : *Jupin, dès le matin.*

J'accours avec ardeur.

PRESSANT.

Abrégeons, Monsieur.

LÉANDRE.

D'où vient cette fureur?
Mais, au moins, permettez-moi.....

PRESSANT.

Je suis las, ma foi!

LÉANDRE.

Mais sachez....

PRESSANT.

Voyons, quoi?

LÉANDRE.

Vous avez attendu?

PRESSANT.

Morbleu! sais-tu
Qu'avec moi les plaisans
Perdent leur tems?

LÉANDRE.

Quelle férocité!
En vérité;
Est-ce-là le ton de l'humanité?
Vous aurez votre argent
Dans le moment.

PRESSANT.

Ah! Monsieur, excusez,
Vous m'apaisez;
Les gens bien nés
Se font connoître aux traits que vous en donnez.

Mais, parbleu! le faquin qui sort d'ici m'a si mal prévenu.

LÉANDRE.

Eh! Monsieur, doit-on peser tous les hommes au poids du mépris que quelqu'un vous inspire?

Air: *Pour la Baronne.*

Chez le Notaire,
Monsieur, suivez-moi promptement.

PRESSANT.

Sur-tout point de mauvaise affaire.

LÉANDRE.

Non, votre somme vous attend
Chez le Notaire.

PRESSANT.

Si l'estime la plus forte peut réparer ma méprise!

LÉANDRE.

C'est toute la satisfaction que je vous demande.

(*Ils sortent.*)

SCENE XI.

GROSSEL, PLAISANTIN.

GROSSEL.

AH! ah! ah! cela est plaisant! vous avez commencé par férailler.

PLAISANTIN.

Oui; comme il étoit mal sous la plaisanterie, j'ai voulu voir s'il seroit un peu mieux sous les armes.

GROSSEL.

Dis-moi donc quelque particularité.

PLAISANTIN.

Air: *Allons donc, jouez violons.*

Nous nous mettons tous deux en garde;
Chacun d'un air fier se regarde
Avec un œil étincelant:
Crainte qu'un coup fourré ne parte,

Je lui fais un appel de quarte;
Il pare au cercle en reculant;
Et, comme je vois qu'il eſt lent,
Crac, je lui ſerre la meſure,
Et d'une botte preſque sûre,
Je vous le touche à fleur de peau.
Alors, renfonçant ſon chapeau,
C'eſt ſur la tierce qu'il ſe fonde;
Je pare & tombe de ſeconde:
Il rompt, s'éloigne, & dit, Monſieur,
Je ſuis bien votre ſerviteur.

GROSSEL.

Cela vouloit bien dire qu'il en avoit aſſez.

PLAISANTIN.

Oh! je t'en réponds.

GROSSEL.

Je ſuis cependant fort aiſe que cela n'ait pas été plus loin : & mon affaire?

PLAISANTIN.

Morbleu! reſte tranquille. Tu de-

vrois un million, que cela me ſeroit égal.

GROSSEL.

Air : *Entre l'amour & la raiſon.*

Mais as-tu terminé ?

PLAISANTIN.

Parbleu!

Je m'en ſuis même fait un jeu :
Crois-tu que cela m'embarraſſe ?
Non, je n'en prends aucun ſouci.

GROSSEL.

Sur toi ſeul je comptois auſſi :
Permets, mon cher, que je t'embraſſe.

PLAISANTIN.

Finiſſez donc, petit badin ; vous allez faire tomber mon rouge.

GROSSEL.

Il fait les choſes avec autant de grace qu'il les dit.

PLAISANTIN.

C'eſt un agrément de famille.

GROSSEL.

Ah! ah! ah! tu ferois rire des pierres; viens, je vais faire à ma niece une donation de tout mon bien, à condition qu'elle t'épousera.

PLAISANTIN.

Cela n'est pas de refus. Les voici, ne leur disons rien, pour les surprendre agréablement.

SCENE XII.

GROSSEL, SOPHIE, CÉPHISE, PLAISANTIN.

GROSSEL.

Air : *Quand on parle de Lucifer.*

L'HOMME qui me cherchoit tantôt,
M'a fait une peur affreuse :
Mais tout s'est passé comme il faut.

SOPHIE.

J'en ſuis vraiment bien joyeuſe ;
Mais ſachons...

GROSSEL.

Sachez que c'eſt un défaut,
D'être à contre-tems curieuſe.

Nous allons travailler à faire ton bonheur.

PLAISANTIN.

Ce ſera de la beſogne bien faite, car j'y entrerai pour quelque choſe.

SCENE XIII.

Les Précédens, LÉANDRE.

GROSSEL.

COMMENT ! encore votre Léandre ?

CÉPHISE.

Vous voyez.

GROSSEL.

Hé bien ! je le laisse encore un moment par grace, pour recevoir son congé. (*A Plaisantin.*) Allons, viens, viens.

PLAISANTIN.

Allons, allons, sans adieu, porte-feuille de mes desirs. Oh ! la petite coquette, à moi.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

LÉANDRE, SOPHIE, CÉPHISE.

LÉANDRE.

Air : *Hélas ! maman, pardonnez, &c.*

JE suis perdu, tout à mes vœux
s'oppose.
A l'épouser il va donc vous forcer ?

SOPHIE.

SOPHIE.

Ah ! de ma main si mon cœur seul
dispose,
Entre vous deux je saurai prononcer.

LÉANDRE.

Dois-je espérer ? qui, moi ! non,
non, je n'ose.

SOPHIE.

Osez, Monsieur, tout doit vous
l'annoncer.

CÉPHISE.

Ma fille n'a paru balancer que pour vous éprouver, & contrarier un peu votre défiance. Sachez d'ailleurs qu'elle n'hésiteroit point à vous préférer, quand même son oncle la priveroit de ses biens, en faveur de votre mariage : j'en ai raisonnablement ; vous en avez aussi.

LÉANDRE.

Quel charme pour mon cœur !

SOPHIE.

Air : *Menuet de Chartier.*

Doutez-vous encore ?

LÉANDRE.

Ah ! je vous adore ;
Me pardonnerez-vous
Les tranſports d'un cœur trop jaloux ?

SOPHIE.

L'amour qui couronne,
Aiſément pardonne.

LÉANDRE.

Je lis dans votre cœur
L'aurore du bonheur.

SOPHIE.

Que par cet aveu,
Votre feu
N'en ſoit pas moins fidele.
La certitude détruit
Ce que l'eſpoir produit.
Hélas ! plus l'amour ſéduit,

Plus il s'évanouit.
Tel au jour qui nous luit,
Succede la nuit.

L É A N D R E.

Si vous étiez moins belle,
Si les ſentimens
N'étoient pas les garants
Du plus ſincere amant,
J'implorerois le ſerment.

S O P H I E.

Plus de craintes,
Plus de plaintes.
Léandre, vous m'aimez.

L É A N D R E.

Rien au monde n'eſt capable d'altérer les ſentimens que j'ai pour vous.

SCENE XV.

LÉANDRE, SOPHIE, CÉPHISE, PLAISANTIN, GROSSEL.

PLAISANTIN.

NOUS sommes expéditifs, comme vous voyez.

GROSSEL.

Air : *Çà, que je te mette.*

Çà, que l'on m'acquitte,
Ma niece au plus vîte ;
Çà, que l'on m'acquitte
De ce que je dois :
Celui que tu vois
Est charmant, ma petite :
Çà, que l'on m'acquitte,
De ce que je dois.

Il faut l'épouser ; c'est le plus brave & le plus généreux des amis.

SOPHIE.

Mon cher oncle, je le voudrois par amour pour vos intérêts.

Air : *Que j'estime, mon cher voisin.*

Mais, s'il faut former ce lien,
Comme un billet payable,
Mon oncle, vous pourriez fort bien
Devenir insolvable.

GROSSEL.

Qu'est-ce à dire ? Tête-blèu, Madame ma sœur, voilà le fruit de vos conseils !

CÉPHISE.

Hé! mon Dieu, parlons sans humeur ; elle n'a suivi que son inclination.

GROSSEL, *à Céphise.*

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Vous en tenez-vous à Léandre ?
Est-ce lui que vous choisissez ?

Ce ſilence m'en dit aſſez,
C'eſt ce que je voulois apprendre.
Comment donc? vous rougiſſez!

SOPHIE.

J'en ſuis bien éloignée, je vous aſſure.

GROSSEL, *ironiquement.*

Ah! vraiment, eſt-ce qu'une fille bien née rougit jamais?

PLAISANTIN.

Ah! c'eſt qu'elle tient de *Madame* ſa mere.

LÉANDRE.

Avec vos leçons on eſt bientôt aguerrie.

GROSSEL, *à Léandre.*

Je crois que tu fais le beau rieur, toi?

LÉANDRE.

Moi, Monſieur, je ne cherche point à vous déplaire.

GROSSEL.

Non, on trouve cela tout fait chez toi.

LÉANDRE, *riant.*

C'eſt un malheur pour moi.

PLAISANTIN.

Il a le chagrin tout-à-fait gai.

GROSSEL.

Allons, la belle, décidez; mais prenez bien garde de me mécontenter.

PLAISANTIN.

Allons, écoute, & reçois ta condamnation d'un air philoſophique.

LÉANDRE.

Volontiers.

SOPHIE.

Air: *Ton humeur eſt, Catherine.*

Chacun de vous eſt fort rare,
Mais tous deux différemment;

Pour peu que l'on vous compare ;
Chacun de vous est amant.
L'un est l'amant le plus tendre,
Et l'autre le roi des fous.
(*A Plaisantin.*)
Vous m'amusez pour Léandre ;
Léandre me plaît pour vous.

GROSSEL.

Oui-dà !

SOPHIE.

Oui, mon cher oncle, & je lui donne ma main.

GROSSEL.

Ma sœur, vous me payerez cela, & sans tarder.

CÉPHISE.

A votre aise.

GROSSEL.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Dans la forme la plus exacte,

Je vais faire dreſſer un acte ;
Oui, je lui donne tous mes biens.
J'en ai fait exprès le modele ;
On n'a jamais pis que des ſiens :
J'en ſuis fâché pour vous, la belle.

LÉANDRE.

Comme je jouis de la plus grande félicité, vous pouvez, Monſieur, achever de couronner le mérite d'un ami ſi juſtement cher, par le montant de votre obligation que j'ai retirée des mains de votre créancier, dans la ſeule vue d'obliger perſonnellement un honnête homme.

GROSSEL.

Comment ! comment !

PLAISANTIN.

Et laiſſe, laiſſe, je te rembourſerai petit à petit ſur ta donation. Je ſuis fait pour te tirer toujours d'embarras, comme tu vois.

CÉPHISE.

Doucement, Monsieur.

GROSSEL.

Quoi ! vous nous en faisiez mystere.

LÉANDRE.

Avant que de vous en instruire, j'aspirois à vous plaire.

GROSSEL, *à Plaisantin.*

Air : *De l'horoscope accompli.*

Ah ! ceci change bien la these.
Je croyois devoir à vos soins
Un argent qui me met à l'aise.
C'est lui qui prévient mes besoins ;
Je veux que, par reconnoissance,
Ma niece soit sa récompense ;
Et je prétends, dès aujourd'hui,
Faire un neveu d'un bon ami.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

(*A Léandre.*)

J'ouvre les yeux, mon cher Léandre,

Ce noble trait me fait comprendre
Que l'eſprit ne conſiſte pas
Dans la fade plaiſanterie ;
Mais à tirer d'un mauvais pas
Un ami, ſans qu'il nous en prie.

L É A N D R E.

Si j'épouſe ce que j'aime, ſi j'obtiens votre eſtime, je ſuis trop payé du petit ſervice que je vous ai rendu.

P L A I S A N T I N.

Oh ! je n'aime pas le ſervice, moi ; c'eſt un métier trop dangereux.

L É A N D R E.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Les bons mots, les pointes uſées,
Pour moi, n'ont aucun agrément ;
Sans courir après les penſées,
Je me pique de ſentiment.

P L A I S A N T I N.

Voilà ce qu'on appelle un homme tout rond.

CÉPHISE.

Pour me ſervir de votre ſtyle, Monſieur Plaiſantin, vous n'êtes pas rond, vous; car vous me paroiſſez bien plat.

GROSSEL, *à Léandre.*

Mais, de grace, Monſieur, que je ſache comment vous avez retiré mon billet des mains de M. Preſſant?

LÉANDRE.

Je vous en inſtruirai plus à loiſir.

PLAISANTIN.

Apparemment que Monſieur lui aura écrit un billet doux.

GROSSEL.

Que voulez-vous dire?

PLAISANTIN.

Un billet doux, c'eſt-à-dire, un billet payable au porteur, ou une bonne lettre-de-change; car le ſieur Preſſant

Pressant me paroît un homme passionné pour les Belles-Lettres, & qui n'aime pas les pointes.

(*Il montre son épée.*)

SCENE XVI & derniere.

Les précédens, M. PRESSANT.

PRESSANT, *à Grossel.*

MONSIEUR, je viens vous faire mes excuses; la nécessité où je me trouvois moi-même, m'a contraint de vous presser, & je n'ai plus été maître de mon emportement, quand j'ai vu qu'au lieu de bonnes raisons, je ne recevois que des turlupinades de la part d'un drôle.... Ah! le voici. (*A Plaisantin.*) Apprenez, mon ami, que sans le respect que je dois à la Compagnie, je vous traiterois comme le mérite un

mauvais plaisant & un lâche; mais tenez-vous pour déshonoré.

PLAISANTIN.

Cet affront mériteroit un bon coup d'épée au travers du corps, & sans le respect pour la Compagnie qui me retient.... Mais tenez-vous pour tué.

(*Il sort.*)

SOPHIE, *riant.*

(*A Plaisantin qui s'en va.*)

Adieu donc, Dame Françoise,
Pour qui j'ai tant soupiré.

GROSSEL.

C'est lui faire trop d'honneur, que de nous occuper de lui davantage. (*A Pressant.*) Vous venez à propos pour être témoin d'un événement qui nous intéresse tous. (*Montrant Léandre.*) Vous connoissez Monsieur?

PRESSANT.

Et vous devez le connoître aussi, par ce qu'il vient de faire pour vous.

GROSSEL.

Je lui donne ma niece & tout mon bien.

PRESSANT.

Air : *Tout consiste dans la maniere.*

De bon cœur je vous félicite
D'un choix qui vous fait tant d'honneur.

CÉPHISE.

Vous couronnez le vrai mérite.

LÉANDRE.

Vous assurez tout mon bonheur.

CÉPHISE.

Il faut qu'un bon mot fasse rire
Le bon goût ;
C'est la maniere de le dire,
Qui dit tout.

Fin du mauvais Plaisant.



LA VEUVE INDÉCISE,

OPÉRA COMIQUE,

PARODIE

DE LA VEUVE COQUETTE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique, à la Foire Saint Laurent, le 24 Septembre 1759.

ACTEURS.

ALISON, Veuve.

SUSON, sa Cousine.

MATHURIN,	}	Amoureux
COLIN,	}	d'Alison.

LA VEUVE INDÉCISE.

SCENE PREMIERE.

ALISON, *seul.*

Ariette.

D'UN triste veuvage,
Je voudrois sortir:
On peut, à mon âge,
Recevoir l'hommage
Qu'offre le plaisir.
Colin, en partage,
Prétend m'obtenir;
Mathurin fait rage,
Et veut mettre ombrage
A son desir.
D'un dur esclavage,
L'amour dédommage.
Qui de deux choisir?

Mais je présage
Que le repentir
Pourroit venir.

Allons, à ce sujet, consulter ma cousine, & profitons de ses conseils.

(Elle sort.)

SCENE II.

MATHURIN, COLIN.

MATHURIN.

OUI, te dis-je; son penchant pour moi la détermine.

COLIN.

Oh! je suis sûr que c'est moi qu'elle va couronner.

DUO.

MATHURIN.	COLIN.
N'y prétends pas.	
	N'y prétends pas;
De ma richesse	Car ma tendresse

Elle fait cas.
N'y prétends pas.

De ma richeſſe
Elle fait cas.
Tiens, crois-moi, ceſſe
Ces vains débats ;
N'y prétends pas.

Vaut tes ducats.

N'y prétends pas ;
Car ma tendreſſe
Vaut tes ducats.
Je veux ſans ceſſe
Suivre ſes pas ;
N'y prétends pas.

MATHURIN.

Mais, quel droit as-tu pour y prétendre ?

COLIN.

Eh ! quel droit as-tu, toi, de me la conteſter ?

MATHURIN.

Moi ! j'étois l'ami du défunt ; elle m'aimoit auſſi dès ce tems-là : ainſi j'ai pour moi l'ancienneté.

COLIN.

Oh ! moi, c'eſt depuis ſon veuvage qu'elle m'aime ; ainſi, j'ai pour moi la nouveauté.

MATHURIN.

Arrange-toi comme tu voudras ; mais je n'en démordrai pas.

COLIN.

Ni moi non plus.

MATHURIN.

Eh mais ! tu veux donc te faire frotter ?

COLIN.

Par qui ?

MATHURIN.

Par moi.

DUO.

MATHURIN.	COLIN.
	Tu le veux donc ?
Ah ! voyons donc ;	
C'eſt tout de bon :	Oui, tout de bon ;
Pauvre garçon !	Pauvre garçon !
Tais-toi, poltron.	Tais-toi, poltron.
Commence donc :	
	Commence donc :
C'eſt tout de bon.	
	Oui, tout de bon.
Pauvre garçon !	

	Tais-toi, poltron,
Tais-toi, poltron,	Tais-toi, poltron,
Poltron, poltron.	Poltron, poltron.

SCENE III.

ALISON, SUSON, MATHURIN, COLIN.

SUSON, *accourant.*

POURQUOI donc tout ce bruit?

ALISON.

Pourquoi donc tout ce vacarme?

MATHURIN.

C'eſt lui qui veut me diſputer ton cœur.

COLIN.

C'eſt lui qui prétend l'emporter ſur moi.

ALISON.

Mais vraiment cela me fait honneur.

MATHURIN.

C'eſt votre faute auſſi.

ALISON.

Pourquoi donc ?

COLIN.

Sans doute, depuis ſix mois que vous nous bercez d'eſpérance.

SUSON.

Ils ont raiſon; pourquoi ne pas ſe déterminer ?

ALISON.

Cela t'eſt bien aiſé à dire; mais je conſidere bien des choſes.

SUSON.

Quoi ?

ALISON.

Ce n'eſt pas un marché d'un jour; j'ai le bonheur d'être veuve : ſi j'étois ſûre de l'être une ſeconde fois, je n'y regarderois pas de ſi près.

SUSON.

Tu plaiſantes; mais il faut une fin.

MATHURIN.

MATHURIN.

Sans doute, il faut une fin.

COLIN.

Eh! faut-il tant barguigner? Dites-nous vos ſentimens une bonne fois.

ALISON.

Ariette en dialogue.

Je vais faire un heureux.

SUSON.

Lequel des deux....

MATHURIN & COLIN.

Aimes-tu mieux?

COLIN.

Que mon ardeur
Touche ton cœur.

MATHURIN.

A mon amour,
Cede en ce jour.

ALISON.

Je vais choiſir.

MATHURIN.

Ah! je le croi,
Ce sera moi.

COLIN.

Ce sera moi,
J'aurai sa foi.
Décide-toi,
Décide-toi.

ALISON.

Mais!

COLIN.

Quoi!

ALISON.

Mais!

MATHURIN.

Quoi!

SUSON.

Décide-toi.

ALISON.

Oh! non, ma foi!

COLIN.

Ce sera moi;
J'aurai sa foi.

MATHURIN.

Oh! je le croi,
Ce sera moi.

MATHURIN & COLIN.

Décide-toi.

ALISON.

Oh! non, ma foi!

MATHURIN.

Il n'y a qu'un mot qui serve: Voyons.

COLIN.

Que de façons! parlez.

ALISON.

Oh! plus vous me pressez, moins je pourrai me décider. Donnez-moi du moins le tems de réfléchir.

ARIETTE.

(*A Mathurin.*)

Votre caractere
Est vif & sincere;
Votre amour constant
Mérite assurément
Que l'on vous préfere
A tout autre amant.

MATHURIN.

Quel aveu charmant!

COLIN.

Ah! Dieux, quel tourment!

ALISON, *à Colin.*

Ta flamme m'est chere;
Chut! c'est un mystere:
Ton amour constant
Mérite assurément
Que l'on te préfere
A tout autre amant.

COLIN.

Quel retour charmant!

MATHURIN.

O Dieux ! quel tourment!

ALISON.

Que pour me plaire,
Chacun persévere:
Peut-être un bon moment
Finira le mystere.
Un cœur qui differe,
Agit prudemment.

MATHURIN.

Ingrate ! sur un tel caprice, je vais réfléchir à mon tour.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

SUSON, ALISON, COLIN.

SUSON.

QUOI! toujours balancer?

COLIN.

Jarni! pourquoi faut-il que je sois amoureux?

ALISON.

Suson, conseille-moi?

COLIN.

Que voulez-vous qu'elle vous dise? C'est votre cœur qui doit vous conseiller.

SUSON.

C'est bien dit. Que ne prends-tu Colin?

A L I S O N.

J'aurois bien aimé Mathurin; mais, non; il me semble que tu as raison. Colin est mieux mon fait. Va, je te prends.

C O L I N.

Que je suis satisfait! Oh! tatigoi, vous ne vous repentirez pas de la préférence que vous me donnez.

A R I E T T E.

Oui, c'est un parti sage,
Alison sait choisir;
Car je puis en ménage
Remplir tout son desir.
Je suis homme à l'épreuve,
Un vrai mari de veuve.
Demandez au canton
Si je suis bon luron,
Si je suis franc garçon.
On ne vous dira pas, non;
Car je puis en ménage

Remplir tout son desir.
Déja mon cœur nage
Dans le plaisir.
Je suis homme à l'épreuve,
Un vrai mari de veuve.
Demandez au canton
Si je suis bon luron,
Si je suis franc garçon.
On ne vous dira pas, non.
Et tous à l'unisson
Vous diront: Colin est bon,
Bon, bon, bon, bon.

ALISON.

Suson, ai-je bien fait?

SUSON.

Oui, j'approuve ton choix.

ALISON.

Mathurin va faire le diable. Il est riche & puissant dans le village. Il peut nous nuire, & je crains....

COLIN.

Ne craignez rien. Je vais l'obſerver.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

SUSON, ALISON.

ALISON, *rêvant.*

OUI, oui, je ferois mieux....

SUSON.

A quoi rêves-tu ?

ALISON.

C'eſt que....

SUSON.

Eh bien ?

ALISON.

C'eſt que.... Tiens, il faut te le dire, Colin ne m'aura pas.

SUSON.

Bon! autre caprice! & tu viens de le lui promettre.

ALISON.

C'est vrai; mais j'ai eu tort.

SUSON.

Que peux-tu lui reprocher? Il est jeune; il t'aime....

ALISON.

Mais il n'a rien.

SUSON.

ARIETTE.

Dans le mariage,
A quoi sert le bien?
L'époux qui n'a rien,
Est beaucoup plus sage,
Est bien moins volage.
L'époux qui n'a rien,
Jamais ne partage
Ce charmant hommage

Qui, d'un bon ménage,
Fait le doux lien.
Toujours empreſſé,
Jamais courroucé;
Le mari demande,
La femme commande,
Et voit les plaiſirs
Prévenir ſes deſirs.

ALISON.

Tu as beau dire, je crois pourtant que Mathurin ſeroit mieux mon affaire.

SUSON.

Quel eſprit indécis!

ALISON.

Dis-lui que je veux lui parler.

SUSON.

J'y cours de ce pas.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

ALISON, *seule.*

ARIETTE.

IL est convenable
Qu'une femme raisonnable,
Quand il s'agit d'un choix,
Regarde à deux fois.
Colin est aimable,
Je m'en apperçois;
Mais Mathurin est agréable:
Hélas! pour chacun,
Mon cœur est sensible.
Des deux que n'est-il possible
De n'en faire qu'un?
Colin gémira;
Mais enfin, n'importe:
Mathurin l'emporte;
Il m'épousera.

SCENE

SCENE VII.

MATHURIN, ALISON.

MATHURIN.

SUSON vient de me dire que vous vouliez me parler.

ALISON.

Oui, cela est vrai.

MATHURIN.

Est-il vrai encore ce qu'elle m'a dit?

ALISON.

Quoi?

MATHURIN.

Que vous aviez enfin rendu justice à mon amour.

ALISON.

Oui, cela est vrai.

MATHURIN.

Ah! si tu savois à quel point ma flamme....

ALISON.

Elle est entre nous mutuelle.

MATHURIN.

ARIETTE.

Chère Alison, mon cœur gémissoit,
Palpitoit
Dans le doute:
Mais le plaisir devient bien plus flatteur,
Par les peines qu'il coûte.
Ah! combien ce soir,
Je vais en avoir
A te posséder toute.
Je t'embrasserai,
Te dorloterai;
Je te conterai,
Je t'endormirai;
Je te bercerai,

Te réveillerai,
Puis je te dirai
Tout ce qui te flatte :
Ton œil guilleret,
Dont le feu me plaît,
Autant m'en dira :
Tout pour moi sera.

Récitatif obligé.

Je vais tout disposer pour notre mariage.

ALISON.

Ne tardez pas.

MATHURIN.

Je reviendrai bientôt.
Souffre que sur ta main mon amour prenne un gage.

ALISON.

Volontiers.

MATHURIN.

Mon rival sera, ma foi, bien sot.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

SUSON, ALISON.

SUSON.

EH bien! cousine, es-tu contente?

ALISON.

Oui.

SUSON.

Ton choix est donc fait?

ALISON.

Oui.

SUSON.

Quel effort! & c'est sans retour?

ALISON.

Oui, oui, ne crains rien.

SUSON.

Au bout du compte, tu as fort bien fait.

ARIETTE.

Eh! pourquoi tant attendre,
S'il faut paſſer par là?
Le ſoin de ſe défendre
Ne ſert pas de cela.
C'eſt un meuble néceſſaire
Que d'avoir un époux.
Au haſard pourvoyons-nous,
Le choix n'avance guere.
Volages & jaloux,
Ils ſe reſſemblent tous.
Il nous faut au village,
Un mari jeune & dodu.
A cela près, femme ſage,
Prend le premier venu.

Couſine, allons, de la gaîté; penſe à ton hymen.

ALISON.

Je n'y penſe que trop.

SUSON.

Comment!

ALISON.

Je ne sais.... mais....

SUSON.

Tu ne voudrois pas te dédire, peut-être ?

ALISON.

Pourquoi non ?

SUSON.

Mais tu deviens donc folle ?

ALISON.

Il y va de ma liberté.

SUSON.

Tout comme il vous plaira. Je ne vous conçois plus.

ALISON.

Qu'est-ce que cela te fait ? Tu peux t'engager, si tu veux.

SUSON.

Mais enfin, pour qui penches-tu ?

ALISON.

Je ſuis encore indéciſe. Mathurin m'aime, il eſt vrai. Il eſt riche, j'en conviens; mais il eſt ſi délicat.... un mari comme celui-là ne dureroit pas ſix mois.

SUSON.

C'eſt donc pourquoi il faut s'en tenir à Colin.

ALISON.

Mais je te l'ai dit, il n'a pas de bien.

SUSON.

Si ces deux-là ne te conviennent pas, cherches-en un troiſieme.

ALISON.

Ne penſe pas rire; chacun d'eux n'a que la moitié des qualités que je voudrois trouver dans un mari, & c'eſt ce qui cauſe mon embarras.

SUSON.

Il faut te décider. J'attends que tu aies fait ton choix pour faire le mien, & je m'en ennuie à la fin.

ALISON.

En ce cas, choisis toi-même qui tu voudras; car je ne veux plus ni de l'un ni de l'autre.

(Elle sort.)

SCENE IX.

SUSON, *seule.*

ARIETTE.

UN aveu mérité
Pénétre, enchante,
Quand il est dicté
Par la sincérité.
La grace touchante
De l'ingénuité,

Toujours augmente
La beauté.
Mais la plus charmante,
Qui ſuit la pente
De l'inégalité,
N'eſt jamais contente;
Une flamme inconſtante,
Sans ceſſe épouvante
La volupté.

SCENE X.

SUSON, MATHURIN, COLIN.

MATHURIN, *à Colin.*

JE te fais compliment.

COLIN, *à Mathurin.*

Oh! je te félicite.

SUSON, *à part.*

C'eſt bon ; chacun de ſon côté s'imagine avoir réuſſi.

MATHURIN.

On se rend à tes vœux.

COLIN.

Point du tout; c'est à ton mérite.

MATHURIN, *à part.*

Il pense l'épouser.

COLIN.

Il croit l'emporter sur moi. Parbleu! je veux m'en divertir.

MATHURIN.

Je ne puis m'empêcher de rire.

SUSON.

Oui, oui, la chose est fort plaisante.

DUO.

MATHURIN.	COLIN.
On la lui garde,	
	C'est lui qui l'aura.
Ah! ah! ah! ah!	Ah! ah! ah! ah! ah!
Ce minois-là	
	Ce bijou-là
L'épousera	
	L'emportera.

Tiens, tiens, regarde,	Tiens, tiens, regarde,
Vois-tu cela?	Vois-tu cela?
On t'en ratiſſera.	On t'en ratiſſera.

MATHURIN.

Tiens, vois-tu: ſi Aliſon ne prononce pas en ma faveur, je perds cent écus.

COLIN.

J'y conſens.

SUSON.

Hé bien! ils ſont perdus.

MATHURIN.

Pourquoi donc?

SUSON.

C'eſt qu'à vous deux ma couſine renonce.

Duo.

MATHURIN.	COLIN.
Ah! la diableſſe!	Ah! la tigreſſe!
Pauvre Colin!	Cher Mathurin!
Notre tendreſſe	Notre tendreſſe
A même ſort;	A même ſort,

Et la tigresse	Et la tigresse
Nous met d'accord.	Nous met d'accord.
Elle a tort.	
	Très-tort.
Ah! la diablesse! &c.	Ah! la diablesse! &c.

MATHURIN.

Morgué! v'là qu'est fini, je n'y pense plus.

SUSON.

Eh bien! tiens, si tu veux...

MATHURIN.

Si je veux... Oh! si tu veux toi-même, je ne demande pas mieux; accepte ma main.

SUSON.

Ma cousine fait une sottise; je me garderai bien de l'imiter.

COLIN.

Vous avez raison. (*A part.*) Bon! mon rival me laisse le champ libre; quand

quand je ſerai tout ſeul, il faudra bien qu'Aliſon me choiſiſſe. (*Haut.*) Mais la voici.

SCENE XI & derniere.

Les Précédens, ALISON.

SUSON.

ALISON, viens donc vîte.

ALISON.

Pourquoi faut-il doubler le pas ?

SUSON.

Mathurin....

ALISON.

Mathurin.

COLIN.

Epouſe ta couſine.

ALISON.

Bon! quel conte.

MATHURIN.

Eh! non, non, ce n'eſt point un conte.

ALISON.

Plaît-il?

SUSON.

C'eſt en honneur.

ALISON.

O Dieux!

ARIETTE.

Quelle inſolence!
Quelle impudence!
Ah! peut-on voir
Un trait plus noir?
Tous trois d'intelligence
Tramer mon déſeſpoir!
Au moins, d'avance,
Il falloit ſavoir
Que votre inconſtance
Romproit l'alliance
Qu'on me faiſoit prévoir.

SUSON.

Dame! arrange-toi donc. Tu le veux, puis tu ne le veux plus. Après cela tu le regrettes ; on n'a jamais vu d'esprit comme le tien.

ALISON.

Taisez-vous.

SUSON.

La chose n'est pas faite ; si tu veux, je te céderai mes droits.

MATHURIN, *à Suson.*

Mais qu'est-ce que vous faites donc, vous, à votre tour ?

COLIN.

Pourquoi donc cela ? Vous êtes si bien ensemble ; &, pargué! tenez-vous-y.

SUSON, *bas à Mathurin.*

Ne crains rien ; c'est pour l'amener où nous voulons. (*Haut à Alison.*) Eh bien ! le cœur t'en dit-il ?

COLIN.

Fi donc, encore une fois !

SUSON.

Moi, je prendrai Colin.

ALISON.

Oui-dà !

ARIETTE.

Non pas, ma mie,
Gardez vos nœuds ;
Celui qui vous lie
Flatte trop vos vœux :
Je suis ravie
Qu'un tel amoureux,
Enfin justifie
L'excès de vos feux.
Mais, moi, je veux
N'aimer de ma vie ;
J'en jouirai mieux.
Je suis ravie
Qu'un tel amoureux

Enfin juſtifie
L'excès de vos feux.

COLIN.

Vous avez raiſon, auſſi bien quand vous le voudriez, je ne le voudrois plus.

ALISON.

Toi?

COLIN.

Non, & je vais de ce pas trouver Claudine.

ALISON.

Tu l'aimes donc?

COLIN.

Oh! que cela ne vous inquiéte pas.

ALISON.

Perfide!

COLIN.

A la bonne heure; mais j'ai pris mon parti.

ALISON.

Ecoute-moi donc.

COLIN.

Non.

ALISON.

Colin ?

COLIN.

Adieu.

ALISON.

Viens donc, j'ai quelque chose à te dire.

COLIN.

Qu'est-ce que c'est ?

ALISON, *lui tendant la main.*

Touche-là, je te donne la préférence.

COLIN.

Je crois bien, parce que je suis tout seul.

ALISON.

Non, c'est parce que je t'aime.

COLIN.

Est-il bien vrai?

ALISON.

Oui.

COLIN.

Puis-je compter sur toi?

ALISON.

J'en fais serment.

MATHURIN, *à Colin.*

Si tu lui donnes encore le tems de la réflexion, elle pourroit bien se dédire. Jarni! prends-là au mot.

COLIN.

Tu as raison. (*A Alison.*) Eh bien! c'est fait; allons vîte chez le Notaire.

MATHURIN.

Ne faisons qu'une seule noce pour nous quatre, & vive la joie.

QUATUOR.

Tu m'obtiens,
Je t'obtiens,

Mes plaisirs sont les tiens :
Plus d'alarmes ;
Tous les biens,
Tous les charmes,
Sont dans nos liens.

VAUDEVILLE.*

Air : *La raison propose.*

Une fille, à dix-huit ans,
A de la prudence
Sur le choix de ses amans,
Quand elle balance.
Lorsqu'elle est sur le retour,
Et qu'on lui parle d'amour,
C'est une sottise
Que d'être indécise.

Pour l'hymen faut-il quitter
Un amant sincere ?
Ce n'est pas sans hésiter

* Ce Vaudeville est de M. Nau.

Sur ce qu'on va faire.
Mais ſi, chez notre vainqueur,
Nous voyons quelque froideur,
C'eſt une ſottiſe
Que d'être indéciſe.

Si quelque riche barbon,
Près de nous ſoupire,
Ne répondons oui ni non
A ce qu'il deſire.
Mais ſi, par un bon contrat,
Il nous aſſure un état,
C'eſt une ſottiſe
Que d'être indéciſe.

Lorſqu'une belle, en aimant,
Cherche le myſtere;
Qu'elle veut ſecrétement
Voguer à Cythere;
Entre nos petits colets,
Et tous ces fringans plumets,
C'eſt une ſottiſe
Que d'être indéciſe.

COLIN, *à Alison.*

Balancez à m'épouser,
J'y consens, ma chere,
Si moudre, bluter, sasser,
Vous pouvez tout faire;
Mais puisque votre moulin
Ne peut aller sans Colin,
C'est une sottise
Que d'être indécise.

AU PARTERRE.

Voici le moment, Messieurs,
D'une épreuve rude.
Pour l'Auteur & les Acteurs,
Quelle incertitude!
Par un geste de la main,
Décidez notre destin.
Frappez la reprise
De la Veuve indécise.

Fin de la Veuve indécise.

LA CANADIENNE,

COMÉDIE,

En un Acte & en Vers.

ACTEURS.

LA MARQUISE.

LA COMTESSE, ſa Sœur.

DORIMONT, Pere de Julie.

JULIE, ſous le nom de Zinca.

LE CHEVALIER, Fils de la Marquiſe.

LISETTE, Suivante de la Marquiſe.

FRONTIN, Valet du Chevalier.

BRIGANTIN, Maître-d'Hôtel de la Marquiſe.

La Scene eſt dans le Château de la Marquiſe.

LA

LA CANADIENNE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

De bonne-foi, Monsieur, vous donnez là-dedans?
Moi, qui n'ai pour esprit que fort peu de bon sens,
Je ne croirois jamais de telles impostures;
Car, tenez, ces diseurs de bonnes aventures
Finissent toujours mal. S'ils devinoient enfin,
Ils sauroient se prédire une meilleure fin.

LE CHEVALIER.

De ces gens quelquefois la science est bornée;
Mais celui qui sans fard m'apprit ma destinée,
Sur le passé si bien a su me définir,
Que mon esprit frappé le croit sur l'avenir.
C'est lui qui m'a prédit qu'une Canadienne,

Par sa flamme bientôt allumeroit la mienne,
Et feroit mon bonheur. J'en suis certain.

FRONTIN.

Oui-dà !
C'est-à-dire qu'il faut vous suivre en Canada ?
Ma foi, votre valet. Qui voudra partir, parte.
Si j'aime à voyager, ce n'est que sur la carte.
On y voit sans danger les Indes, le Pérou;
Mais courir jusques-là ! Je ne suis pas si fou.
Voir cent originaux, ne connoître personne;
Des voleurs en chemin, qui veulent qu'on leur donne
Habit, bourse, cheval ! .... Oh ! j'en suis dégoûté.
Mais du moins sur la carte on marche en sûreté.

LE CHEVALIER.

Qui te parle, dis-moi, de faire ce voyage ?
La Marquise à mon goût s'oppose.

FRONTIN.

Elle est fort sage.
Vous ne vous piquez pas de trop lui ressembler;
C'est une mere unique.

LE CHEVALIER.

Elle a su m'accabler
De bontés, de bienfaits.

FRONTIN.

Rempliſſez ſon attente,
Et croyez un peu moins Madame votre tante;
Qui, vous entretenant dans cette viſion,
Vous rendra ce qu'elle eſt.... Oui... ſi l'expreſſion
De folle n'étoit pas un tant ſoit peu trop forte,
Je riſquerois le mot.

LE CHEVALIER.

En parler de la ſorte,
Faquin!

FRONTIN.

Mais la voici. Filons doux à ſes yeux.

SCENE II.

Les Précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH!... j'eſpérois trouver la Marquiſe en ces lieux.
Hé bien! a-t-on gagné quelque choſe ſur elle?

(*A Frontin.*)

Que fais-tu là, toi?

FRONTIN.

Moi? comme un valet fidele,
Je tâchois d'exhorter mon maître à son devoir,
D'obéir à sa mere.

LA COMTESSE.

Ah! je n'ai qu'à le voir!
Chevalier, tenez bon; que votre complaisance
N'aille pas sur le sort emporter la balance.
Suivez le vôtre, enfin, puisqu'on vous l'a prédit.
Les Devins savent tout, je vous l'ai *déja dit*.
Moi-même, sans pourtant être bien curieuse,
J'ai su tout d'une femme, à mon gré, merveilleuse,
Dont presque tout Paris fut si long-tems coiffé.
On lisoit son destin dans du marc de café.
A l'article frappant des tendres anecdotes,
Les plus prudes souvent devenoient les plus sottes,
Les unes par dépit, les autres par regret:
Mais la femme & l'amour étant seuls du secret,
On prenoit aisément son parti sur le reste.

LE CHEVALIER.

Ma curiosité ne peut m'être funeste,
Puisqu'on m'a présagé les plus heureux liens.

LA COMTESSE.

On peut être crédule, ainsi que les anciens.

FRONTIN.

Ah ! si les anciens croyoient aux balivernes,
Ce goût n'a pas gagné la plupart des modernes;
Qui, quoique leurs travers soient par-tout attestés,
Ne daignent seulement pas croire aux vérités;
Les fous ne veulent pas encor que l'on leur prouve,
Convenir qu'ils le sont.

LA COMTESSE.

Mais, mon ami, je trouve
Que tu prends avec nous un ton bien familier.

FRONTIN.

C'est que....

LE CHEVALIER.

C'est que.... Va-t-en.

FRONTIN.

Sans me faire prier;

Je sors, crainte de voir mal payer ma franchise ;
Mais vous n'y perdrez rien, car voici la Marquise.

(Il sort.)

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

EH bien, mon fils! peut-on, sur votre entêtement,
Vous dire encore un mot? Quoi! raisonnablement
Pouvez-vous renoncer à l'aimable Julie,
Et, vous livrant en proie à votre fantaisie,
Préférer votre erreur au plus tendre lien?
Je veux votre bonheur, vous détruisez le mien.

LE CHEVALIER.

Je vous dois tout, Madame, & ma reconnoissance...

LA MARQUISE.

Paye tant de bienfaits par une extravagance.

LA COMTESSE.

Ma sœur, ménagez-le....

LE CHEVALIER.

Oui, si c'en est une enfin,
Que de suivre son goût, ou plutôt son destin,
Je le sais comme vous : Julie est jeune, aimable,
Riche ;... mais je me forge une idée agréable
D'être aimé d'un objet qui, changeant de climat,
Croira me devoir tout, son honneur, son état....
Si je puis parvenir à la rendre sensible.....
Madame, vous riez : mais rien n'est moins risible ;
Mon projet est charmant. Un cœur simple & sans art,
Est si rare à Paris, qu'on le croit un hasard.
Ainsi donc, je tiendrai des mains de la nature,
Ce qu'un autre souvent ne doit qu'à l'imposture.

LA MARQUISE.

Votre prévention ne voit que d'un œil faux.
Sachez qu'en tout pays, les vertus, les défauts
Sont, de même qu'ici, des femmes le partage :
Que tout climat est pur à qui veut être sage :
Qu'une fille à Paris, qu'on éleve avec soin,
Possede la vertu, sans la chercher si loin ;
Et que celle qui vient du plus lointain rivage,
A contre elle souvent les hasards du voyage.
Qu'en pensez-vous, ma sœur ?

LA COMTESSE.

Moi ? je pense autrement.
Vous ne me verrez point blâmer son sentiment.

LA MARQUISE.

Vous ne le blâmez point ?

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je ; au contraire :
Sa façon de penser est dans mon caractere.

LA MARQUISE.

Vous êtes fort sensée, après un tel aveu !

LA COMTESSE.

Eh ! mais, si par la tante on juge du neveu,
Tant mieux pour lui, ma sœur.

LA MARQUISE.

Du côté du mérite,
Ce feroit fort bien fait ; c'eſt à quoi je l'excite :
Mais qu'il écoute moins la ſingularité.

LA COMTESSE.

C'eſt par-là qu'il me plaît, & c'eſt le beau côté.
Du goût national il fronde les chimeres.
J'aime les étrangers, & lui les étrangeres.
Cette conformité me le rend précieux.
Mon, époux, le feu Comte, avec moi fut heureux ;
Non parce qu'en effet il méritoit de l'être,
Aimable, de l'eſprit, bien fait, point petit-maître. . . .

LA MARQUISE.

C'eſt par ces qualités qu'il fut de vous chéri ?

LA COMTESSE.

Non : c'eſt qu'il étoit né près de Pondichéri.

LA MARQUISE, *à part.*

Fort bien ! il ne manquoit, pour flatter ſa manie,
Que l'imprudent aveu d'une telle folie.

(*Haut.*)

Loin de me seconder, votre indiſcrétion
Se plaît à le ſouſtraire à la ſoumiſſion.

LA COMTESSE.

Oh! la ſoumiſſion! voilà comme vous êtes;
Il faut donc s'immoler à tout ce que vous faites?
Et parce que ſur lui vous avez du pouvoir,
Eſt-ce aſſez pour qu'il ſoit victime du devoir?
Ma ſœur, en fait de choix, le devoir doit ſe taire.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

On ne peut que louer un ſi beau commentaire.
Mais, répondez, mon fils, que dira Dorimont?
Le croyez-vous d'humeur à ſouffrir un affront?
Et vous-même, ma ſœur, me propoſiez ſa fille,
Alliance honorable en qui la vertu brille.
Julie & Dorimont, ici réçus tous deux,
Y reſtent à deſſein de combler tous ſes vœux;
Et Monſieur n'écoutant qu'une humeur fantaſtique,
Eſt épris, ſans le voir, d'un objet chimérique.

LA COMTESSE.

Quand je vous propoſai cet hymen, j'ignorois

Les raisons d'un refus qu'en tel cas je ferois;
Vu la prédiction.

LA MARQUISE.

Admirable scrupule!

LA COMTESSE.

Mais ce Devin habile....

LA MARQUISE.

Est aussi ridicule
Que les sots qu'il attrape; & l'on devroit punir
Tous ceux qui font métier de percer l'avenir,
Et la crédulité de ceux qui les font vivre,
En payant leurs erreurs. Le destin est un livre
Impénétrable à tous, des sages respecté,
Et qui ne s'ouvre enfin qu'à la Divinité.
Entreprendre d'y lire, envers elle est un crime,
Dont le plus curieux est toujours la victime.
Avec des sentimens, de l'esprit, un bon cœur,
Sans consulter le sort, on peut croire au bonheur.
Mon fils, vous persistez, c'en est donc fait?

LE CHEVALIER.

Ma mere,
Malgré tout mon respect, je crains de vous déplaire.

Je suis bien malheureux ! Au nom de vos bienfaits,
Ne gênez point mon goût. Les efforts que j'ai faits
N'ont pu déterminer mon penchant pour Julie.
Je l'estime beaucoup. Hélas ! sans ma folie,
Peut-être que l'amour eût fixé mon repos :
Peut-être l'aimerois-je !

LA MARQUISE.

Une autre, à ce propos,
Prendroit un parti vif : mais toujours bonne & tendre,
Ne pouvant vous guérir, je veux bien vous apprendre
Que depuis plusieurs mois, par mon ordre, en secret,
Un homme s'est chargé d'amener un objet
Du Canada.

LE CHEVALIER, *transporté.*

Souffrez que mon cœur.... Mais ma mere,
Quand verrai-je ?...

LA MARQUISE.

Je crois que vous n'attendrez guere.

LE CHEVALIER, *avec impatience.*

Quand ?

LA

LA MARQUISE.

Bientôt, à juger par le tems du départ,
De celui que mes soins ont choisi.

LA COMTESSE.

Pour ma part,
Je vous en sais bon gré.

LA MARQUISE.

Son bien & sa naissance
Ne vous cedent en rien. Par la correspondance
Que j'ai dans ce pays, cela n'est pas suspect ;
Je m'en suis fait instruire. Ainsi, que le respect
Marche avec votre amour.

LE CHEVALIER, *baisant la main de sa mere.*

Vos bontés me confondent.
Quoi! j'aurois....

LA MARQUISE.

A mes vœux que les vôtres répondent ;
Tout ira bien. Rentrez. De mes bienfaits, mon fils,
Connoissez l'étendue, & mettez-y le prix.

(*Le Chevalier sort avec des démonstrations de reconnoissance & de joie.*)

LA COMTESSE, *à la Marquise.*

Malgré vous, la raison vous est donc revenue,
Puisqu'à le seconder vous êtes résolue ?

LA MARQUISE.

Soit.

LA COMTESSE.

Je l'en félicite ; & je cours sur ses pas,
Lui bien recommander qu'il n'en démorde pas.
Ma sœur, c'est, selon moi, lui rendre un bon office.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je reconnois ma sœur à ce rare service.

SCENE IV.

LA MARQUISE, *seule.*

Si l'homme le plus fait pour aimer la vertu,
Par quelque ridicule est encor combattu,
De celui de mon fils justement je murmure ;
Il paye un peu trop cher tribut à la nature.

Cependant je l'excuse ; il cherche un cœur sans art,
Qui ne connoisse en rien ni l'apprêt, ni le fard ;
Qui, simple dans ses mœurs, & fait pour la tendresse,
Sache traiter l'amour avec délicatesse.
Ce desir le transporte, &, pour faire un tel choix,
Il croit qu'il faut aller bien plus loin qu'autrefois.
Je le croirois aussi, sans l'aimable Julie,
Qui paroît être faite au gré de son envie....
Mais la voici.... tâchons de la déterminer
Au projet que tantôt....

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIE.

JULIE.

J'ai beau m'examiner ;
Je n'aurai jamais l'air d'une Canadienne.

LA MARQUISE.

Si, ma chere ; de vous il faut que je l'obtienne...

Vos habits sont tout prêts pour ce déguisement:
Vous vous méconnoîtrez vous-même assurément.

JULIE.

Ce n'est point sur l'habit que mon esprit contrôle.
Ma taille & ma figure iront de reste au rôle.
Mon pere, qui, dans tout, croit toujours voyager,
Dit que j'ai l'air Persan, le profil étranger,
Le menton Espagnol, l'oreille Japonoise,
Le nez Américain, & la bouche Chinoise.
S'il dit vrai, je crois fort qu'en mêlant tout cela,
Je pourrai bien avoir un air de Canada.
L'habit au par-dessus soutiendra l'équivoque.
Tout va bien jusqu'ici : mais certain point me choque.

LA MARQUISE.

Quel est-il?

JULIE.

Franchement il doit me déceler.
Croyez-vous me tenir une heure sans parler?
S'il faut qu'avec mes traits ma langue se déguise,
Je ne réponds de rien, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Quand vous réfléchirez que ce n'eſt qu'à ce prix
Que je peux vous devoir le bonheur de mon fils,
Votre amitié pour moi ſaura, ſans répugnance,
Surmonter l'embarras d'une heure de ſilence.

JULIE.

Mon amitié pour vous me fait riſquer un pas
Que ſans elle vraiment je ne riſquerois pas.
Faut-il que mon deſir de vous nommer ma mere,
Par votre propre fils, devienne un chimere?

LA MARQUISE.

Chaſſez de ſon eſprit une légere erreur,
Qui n'a point ſûrement été juſqu'à ſon cœur.
Vous en viendrez à bout.

JULIE.

Au moins, j'en ai l'envie.

LA MARQUISE.

Votre pere vous croit chez votre bonne amie.

JULIE.

Depuis hier au ſoir.

LA MARQUISE.

Ainſi, gardons-nous bien

Que l'on vous voie ici. La Comtesse revient ;
Qui nous gâteroit tout.

JULIE.

Je vole à ma cachette,
Achever promptement ma bizarre toilette.

(Elle sort.)

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

VOTRE fils maintenant est comme je le veux ;
Allez, nous en serons contentes toutes deux.
Sitôt que par mon goût le vôtre se décide,
Vous faites tout de lui, quand la douceur vous guide.
Quoique fort jeune, il a l'esprit très-conséquent.

LA MARQUISE.

Tout-à-fait ! il en donne un trait bien convaincant !

De l'esprit! en a-t-on, lorsque l'on est bizarre?
Choquer les préjugés, jouer l'espece rare,
Être seul de son goût, si c'est-là de l'esprit,
Comment donc nommez-vous la sottise?

LA COMTESSE.

Il suffit
De vous contrarier, pour être singuliere.
Je vous entends.

LA MARQUISE.

Mon Dieu! laissons cette matiere;
Chacun pense à son gré. La dissertation
N'est point du tout mon genre.

LA COMTESSE.

Et c'est ma passion.

LA MARQUISE.

Ne vous contraignez point.

LA COMTESSE.

J'aime que l'on disserte.
Dorimont, par exemple, est une découverte
Admirable pour nous.

LA MARQUISE.

Je vous cede ma part.

LA COMTESSE.

Fort instruit. Il est vrai qu'il est un peu bavard;
Mais il parle de tout, d'histoire, de voyage.
De sa prolixité, ce qu'il dit dédommage.
Il vient à nous.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT.

DORIMONT.

Parbleu! j'en aurois fait autant.
Elle a raison. Il faut chercher l'amusement
Où l'on peut le trouver; c'est le sel de la vie.

LA MARQUISE.

De qui parlez-vous donc, s'il vous plaît?

DORIMONT.

De Julie,
Ma fille. Elle n'est pas si dupe, à mon avis.
Qu'elle ne sente bien que Monsieur votre fils
L'a [soit dit entre nous] fort mal appréciée.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

DORIMONT.

Apparemment qu'hier au soir, ennuyée
Du rôle peu flatteur qu'elle joue en ce lieu,
Ou plutôt de celui que votre froid neveu
Fait auprès d'elle....

LA MARQUISE.

Enfin ?

DORIMONT.

Enfin, ne vous déplaise ;
Souffrez qu'à ce sujet, j'ouvre une parenthese
Que je saurai fermer lorsqu'il en sera tems.
Est-ce-là, dites-moi, comme on aime à vingt ans ?
Le pauvre Chevalier mérite qu'on le plaigne,
Ainsi que ses pareils ! Corbleu ! sous l'autre regne,
Il eût fallu me voir, & mes contemporains,
Toujours vifs, égrillards, sans être libertins....

LA MARQUISE.

Il s'agit ?

DORIMONT.

Prévenans sans cesse auprès des belles....

LA MARQUISE.

Sachons....

DORIMONT.

Sans leur manquer, se faire estimer d'elles.
Mais aujourd'hui, ma foi, ce n'est qu'en leur
manquant,
Qu'un jeune écervelé leur paroît élégant.
L'air libre a remplacé l'innocent badinage,
Et l'enjouement n'est plus que du libertinage.
Il faut que je vous conte....

LA MARQUISE.

Eh! mais vous nous parliez
De Julie.

DORIMONT.

Eh bien! oui.

LA MARQUISE.

Monsieur, si vous vouliez....

DORIMONT.

Ne vous l'ai-je pas dit? Elle m'a fait entendre
Hier, quoiqu'un peu tard, qu'il ne faut plus
prétendre....
Vous savez, comme moi, qu'elle a beaucoup
d'esprit,

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Oüi, Monsieur.

DORIMONT.

Elle parle, elle chante, elle écrit.....
Elle a tous les talens que possédoit sa mere....
Tout cela, voyez-vous, me la rend bien plus chere.
J'ai bien vu du pays; mais je n'ai jamais vu
Un enfant.....

LA MARQUISE, *avec vivacité.*

Nous aimons ses talens, sa vertu,
Il s'agit du propos....

DORIMONT.

Eh! sans doute.

LA MARQUISE.

De grace,
Achevez cet article.

LA COMTESSE, *à la Marquise d'un ton piqué.*

On vous gêne, on vous lasse,
(*A Dorimont.*)
Pour peu que l'on raconte. Auriez-vous la bonté,

A propos des pays où vous avez été,
De me dire deux mots concernant vos voyages?

DORIMONT.

Volontiers. Écoutez. Un jour chez les Sauvages,
Peuple assez ignorant & parlant mal Français,
Chantant mal l'Italien... Ce sont deux choses...

LA MARQUISE.

Mais
Votre fille....

DORIMONT.

Ah! ma fille? Eh bien! elle est partie
Pour aller s'amuser chez une bonne amie...
Elle en a, des amis, beaucoup; & c'est un point
Essentiel. Malheur à ceux qui n'en ont point!
Je m'en suis fait pourtant....

LA MARQUISE, *à part.*

Quelles cruelles peines!

DORIMONT.

J'en ai mille au Japon, au Cap....

LA COMTESSE.

Les porcelaines
Sont-elles sur un pied fort cher?

LA

LA MARQUISE, *à part.*

Bon ! les voilà
Partis pour le Japon.

DORIMONT, *à la Comtesse.*

A l'égard de cela ;
Selon la qualité. Celle que plus on vante
Est marquée au dragon.

LA MARQUISE *le tirant par le bras.*

Votre fille est absente ?
Sera-ce pour long-tems ?

DORIMONT.

Ma foi ! je n'en sais rien.
Autant qu'elle voudra : mon plaisir est le sien.
Il suffit qu'elle soit en bonne compagnie,
Et que j'en suis instruit. Je n'ai pas la manie
De ces peres....

SCENE VIII.

Les Précédens, LISETTE.

MADAME, un nommé Brigantin,
Arrivé, m'a-t-il dit, d'un pays fort lointain,

Voudroit vous présenter une Canadienne
Qu'il dit être jolie.

DORIMONT.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Dis-lui qu'il vienne.

(*Lisette sort.*)

(*A part.*)

Puisse mon fils, par-là, guérir de son erreur!

LA COMTESSE.

Nous allons donc la voir! Je l'attends de bon cœur.

Dorimont, ce pays vous est connu, sans doute?

DORIMONT.

(*A part.*)

Comme mon cabinet.... Ce détail me déroute;
Ai-je bien été là?

LA COMTESSE.

Comment les habitans
Sont-ils mis, à peu près?

DORIMONT, *hésitant.*

Je parle de long-tems....

LA COMTESSE.

Vous vous ressouvenez du moins de leurs manieres,
Et des femmes sur-tout ?

DORIMONT, *embarrassé.*

Elles sont... singulieres...
De si loin, la mémoire échappe volontiers.

LA COMTESSE.

Et les hommes sont-ils ?...

DORIMONT, *cherchant.*

Mais... ils sont singuliers.,.
Ayant l'air... par ma foi... je ne sais trop vous dire.
Les gens sont plus aisés à voir, qu'à les décrire...
(*A part.*)
Ouais ! aurois-je oublié d'y faire un tour ? oui-dà !...

LA MARQUISE.

Je le croirois assez.

DORIMONT.

Justement, m'y voilà,...

LA COMTESSE.

Vous me faites plaisir..... En portraits il
excelle....
Vous vous rappellez donc ?...

DORIMONT.

Ma foi ! je me rappelle....
Que c'est le seul climat où je n'ai point été.
On peut dédommager la curiosité,
Par un trait historique... Un jour...

SCENE IX.

Les Précédens, JULIE, *sous le nom de* Zinca, LISETTE, BRIGANTIN.

LA COMTESSE.

Ah!

DORIMONT.

Ah!

BRIGANTIN, *à la Marquise, lui présentant Zinca.*

Madame

Veut-elle se charger ?...

LA MARQUISE.

Oui, de toute mon ame !

BRIGANTIN.

Cette aimable personne a précédé d'un jour
Deux parens qu'une affaire appelloit à la Cour.
Peut-être, dès ce soir, les verrez-vous paroître.

LA MARQUISE.

Ils seront tous reçus ainsi qu'ils doivent l'être.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien.

LA MARQUISE.

Charmante !...

DORIMONT *l'ayant examinée avec des lunettes.*

Et sur-tout de profil.
Voyez....

LA COMTESSE.

Oui, c'est plaisant ! mais cela parle-t-il ?
(*A Dorimont.*)
Vous savez cette langue ?

DORIMONT.

Oh ! j'en sais quinze ou seize.

La ſienne foiblement. Pour la mettre à ſon aiſe,
D'abord, en bon Français, je vais l'interroger.

(A Zinca.)

Bon jour, charmant objet! Dans votre air étranger,
On voit je ne ſais quoi de doux & d'agréable.

(Zinca paroît étonnée.)

(D'un ton plus élevé.)

Bon jour, charmant objet! Hem! Plaît-il? mais que diable!

(Plus Haut.)

Elle ne répond pas. Bon jour, objet charmant.
Réponds donc, ſi tu veux.

(Zinca prend un air effrayé.)

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas en criant
Qu'elle vous entendra. Cette Canadienne
Ignore notre langue. Eh! parlez-lui la ſienne,
Puiſque vous la ſavez.

DORIMONT *interroge Zinca.*

Volontiers, Belleti.

Ici vous credati in poco perdati ?

(Il crie.)

Plaît-il ? Repondati ?

(Zinca paroît avoir peur.)

LA MARQUISE.

Vous lui cassez la tête.

Entend-elle cela ?

DORIMONT.

Je la croyois moins bête.

LA COMTESSE.

Il lui parle pourtant de toutes les façons.

DORIMONT, *à la Marquise.*

Le marchand, quel qu'il soit, est un vendeur d'oisons.

BRIGANTIN.

Monsieur, connoissez mieux...

DORIMONT.

Un oiseau sans ramage ;

Et cela, ce n'est qu'un. Sans tarder davantage,
Il faut vous en défaire.

LA MARQUISE.

Allez chercher mon fils.

(Lisette sort & rentre aussi-tôt.)

Si monsieur Brigantin veut bien qu'en ce logis
Elle passe le jour...

BRIGANTIN.

Madame est la maîtresse :
Mais je dois l'avertir qu'en vain Monsieur *la* presse
De répondre.

DORIMONT.

Pourquoi ?

BRIGANTIN.

Soit chagrin, soit dégoût ;
Soit accident, Zinca ne parle point du tout.

(Il sort.)

DORIMONT.

Je le savois bien, moi ; cette espece est muette.
(Il rit.)
Je vous fais compliment sur votre bonne emplette.

LA MARQUISE.

Ses yeux sont expressifs.

DORIMONT.

Il me faut du caquet :
J'en donnerois, morbleu ! cent pour un perroquet.

Belle qui ne dit mot, n'est qu'une belle idole.

LA MARQUISE.

Mais l'ame...

DORIMONT.

Oh! selon moi, l'ame est dans la parole.
C'est pourquoi je soutiens...

SCENE X.

Les Précédens, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

APPROCHEZ, Chevalier.
Voyez comme je sers votre goût singulier.
Voici l'objet qu'enfin j'ai fait venir en France.
Le réel a suivi de près votre espérance.
Sa taille & sa beauté vous surprennent déja.

(Pendant cette Scene le Chevalier admire Zinca avec une attention extrême.)

DORIMONT.

Oh ! oh ! quoi ! c'eſt pour lui que vous prenez
cela ?

LA COMTESSE.

Oui.

DORIMONT.

Quel conte !

LA COMTESSE.

D'honneur.

DORIMONT.

Ah ! la bonne folie !
Je vous quitte un moment, pour écrire à Julie ;

(*Au Chevalier.*)

Et je vais lui marquer ton goût pour les
tableaux,
Monſieur l'original ! Vas...

LA COMTESSE.

Il eſt à propos
Que vous ſoyez inſtruit du fond de l'aventure.
Une prédiction, qui me paroît très-sûre,
Veut que, pour ſon bonheur, il devienne
amoureux...

DORIMONT.

D'un être inanimé ! sa façon d'être heureux
N'a pas le sens commun. Morbleu ! vive ma fille !
Il n'en étoit pas digne. Elle cause, babille...

LISETTE.

Elle a de qui tenir.

DORIMONT.

Ensemble ils seront bien.

LA COMTESSE.

En un mot, c'est son goût...

DORIMONT.

Oh ! chacun a le sien;
Mais je voudrois savoir...

LA COMTESSE.

Si vous voulez me suivre;
Vous saurez le détail...

LA MARQUISE, *à Lisette.*

A tes soins je la livre :
Ne quitte point ses pas.

DORIMONT, *raillant de loin le Chevalier.*

Mais voyez donc son air;

LA MARQUISE.

Laissons-les un moment.

DORIMONT, *sortant avec la Marquise & la Comtesse.*

Prends courage, mon cher.
L'attelier d'un Sculpteur t'en offrira bien d'autres.

(Ils s'en vont.)

SCENE XI.

LISETTE, LE CHEVALIER, ZINCA, FRONTIN.

FRONTIN, *au Chevalier qui est resté en extase.*

Pour peu que ses discours soient semblables aux vôtres,
Vous n'épuiserez pas la conversation.

LISETTE.

Tais-toi ; ne trouble point sa contemplation.
La Belle est d'un pays où, pour toute éloquence ;

On

On ne dit rien du tout; & c'est en conséquence
Que ton maître se forme.

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Oui, j'en suis enchanté!

LISETTE.

Ses progrès sont bien courts.

LE CHEVALIER.

Une Divinité,
Comparée à ses traits, perdroit au parallele.
Quelle taille! quels yeux!

LISETTE, *à Frontin.*

La trouves-tu si belle?

FRONTIN.

Ma foi! tout doucement. Sans aller loin, je crois
Que l'on pourroit trouver d'aussi jolis minois.

LISETTE.

Je m'en flatte, & je sais à qui l'on rend les armes.

FRONTIN.

Tu fais tout bonnement les honneurs de tes charmes.

LISETTE.

Je ne dis rien de trop.

LE CHEVALIER.

Comment la nomme-t-on, Lisette ?

LISETTE.

Zin... Zinca.

LE CHEVALIER.

Zinca! le joli nom!

LISETTE.

Le nom y fait beaucoup!

LE CHEVALIER.

Zinca, je vous adore.

(*Zinca paroît surprise.*)

Sur mon étoile, hélas! mon goût l'emporte encore.

Elle ne répond pas.

FRONTIN.

Parbleu! je le crois bien:

On en est dispensé, lorsque l'on n'entend rien.

LE CHEVALIER.

(*Elle paroît sérieuse.*)

Zinca, quel sérieux! Je lui déplais, peut-être?

FRONTIN.

Lui déplaire! oh! que non. Mais tenez, mon
cher maître,
Vous vous y prenez mal. Tiens, Lisette,
aide-moi.

(*Ils lui font des mines grotesques dont Zinca paroît s'offenser.*)

Chit! chit!

LISETTE.

Chit! chit!

FRONTIN.

Hem!

LISETTE.

Hem!

FRONTIN.

Elle boude, ma foi!
Pour les bons procédés, c'est être trop cruelle!

LE CHEVALIER.

Ne la chagrine pas; mon bonheur dépend d'elle.
Comment peindre à ses yeux toute ma passion?

(*Il lui fait des signes tendres & passionnés. Elle a l'air étonnée.*)

Que je suis mal-adroit! Lisette, aide-moi donc.

LISETTE.

Moi, quêter de l'amour ?

LE CHEVALIER.

Tu vois les circonstances.

LISETTE.

Je veux agir pour moi quand je fais des avances.

LE CHEVALIER.

Et toi, Frontin ?

FRONTIN, *se carrant.*

Monsieur, le plus joli minois
N'a jamais eu l'honneur de me braver deux
fois.
Chacun sait ce qu'il vaut.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! je veux *lui dire* :
(Qu'elle m'*entende ou non*) tout ce qu'elle
m'inspire.
Oui, charmante Zinca, je ne vis que pour
vous.
Le destin l'a prédit. Que ce destin est doux !
Il est justifié par mon ardeur extrême.
Je vous adore ! Hélas ! dites-moi, je vous
aime.
Je vous aime est un mot facile à prononcer.

L'amour ſeul l'inventa ... mais pourquoi vous preſſer
De répondre à mes vœux? Vous ne pouvez m'entendre.
Ah! du moins, ſans parler, un cœur ſenſible & tendre
(Zinca a les yeux baiſſés.)
Répond par les regards. Zinca, que vos beaux
Me dédommagent donc d'un ſilence odieux!
Rien qu'un regard, un ſeul. Que faut-il que je faſſe?
(Il ſe jette à ſes genoux.)
Faut-il à vos genoux demander cette grace?
Zinca, vous m'y voyez, & j'attends, en tremblant,
(Zinca paroît effrayée, & enſuite contrefait un rire baroque.)
Mon arrêt.... Vous riez! Quoi! d'un rire accablant
Vous payez mon amour? vous êtes une ingrate,
Plus cruelle cent fois.... En vain ma plainte éclate.
Elle ne m'entend pas. Que je ſuis malheureux!
(Avec emportement.)
Frontin? Frontin?

FRONTIN *tout tremblant.*

Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Dis-lui donc, si tu veux ;
Qu'elle a le plus grand tort.

FRONTIN.

Que diable lui dirois-je ?

LE CHEVALIER, *à Lisette.*

Mais, toi, fais-lui sentir....

LISETTE.

Après vous, que ferois-je ?

LE CHEVALIER.

Mais, fais la convenir qu'elle a conçu pour moi
La haine ou le mépris le plus affreux.

LISETTE.

Ma foi !
Vous le mériteriez. D'homme fort raisonnable,
Vous voilà devenu le plus impardonnable,
Pour ne pas dire fou ; cela, par l'ascendant
Que prend sur votre cœur un être morfondant ;
Qui n'a pour tout talent que la bégueulerie.

LE CHEVALIER.

Ton insolent discours passe la raillerie.
Apprends que la sagesse, unie à la beauté... ;

FRONTIN.

La sagesse est de trop ;... Monsieur, en vérité,
Pour belle, on peut le voir ; la physionomie
Est faite pour cela ; mais l'autre point se nie,
Faute d'être apperçu.

LE CHEVALIER.

Sa pudeur est témoin
Qu'en son climat...

FRONTIN.

A beau mentir qui vient de loin.

LE CHEVALIER, *lui donnant un coup de chapeau sur l'oreille.*

Vous êtes un maraud. Offenser ce que j'aime,
C'est m'outrager... Zinca, pour mon bonheur suprême,

(*Zinca fait un mouvement d'impatience, & paroît vouloir sortir.*)

Puis-je espérer qu'un jour... Quoi ! vous voulez me fuir ?
Je vois trop à quel point vous voulez me haïr
Je vous suis odieux ! Quoi ! je lui sacrifie
Tout, en me refusant à l'aimable Julie,
Pour être dédaigné ! Sortons. Non, je ne puis
Me souffrir plus long-tems dans l'état où je suis.

(*Il sort avec Frontin.*)

SCENE XII.

JULIE, sous le nom de Zinca,
LISETTE.

LISETTE.

Le voilà bien puni de sa bizarrerie ;
Et c'est, ma foi ! bien fait. Mais quelle fantaisie
Engage ma maîtresse à vouloir m'employer
Auprès de cette idole ? Oh ! je vais m'ennuyer.

JULIE.

Lisette.

LISETTE, *effrayée.*

Juste ciel ! au secours !

JULIE.

Viens, Lisette.

LISETTE.

Vous parlez ?

JULIE.

Sans avoir besoin d'un interprete.

Il est bien singulier que ce déguisement
Voile aux yeux de chacun Julie.

LISETTE, *l'ayant examinée.*

Eh! oui, vraiment....

(*Elle balance.*)

Mais non... oui... non... si fait. A présent, je le gage.
Voyez comme le rouge accommode un visage!
Vous n'en mettiez jamais. Cet art officieux,
De bien que vous étiez, vous rend quatre fois mieux.
Mais quel sujet ainsi vous a donc travestie?

JULIE.

Ignorant le dessein, ou plutôt la manie
Du pauvre Chevalier, mon pere, ainsi que moi,
Fut reçu dans ces lieux, & tu sais bien pourquoi.
On me fit voir d'abord le fils de la Marquise,
Comme devant un jour, en épouse soumise,
Etre à lui pour jamais. Tu connois ce qu'il vaut.
Son mérite, ses mœurs, m'enchaînerent bientôt.

Que, si quelque succès couronne ma foiblesse,
Il sera le premier comblé de mon bonheur.
Mais si le Chevalier, constant dans son erreur,
Rendoit à tous égards ma démarche inutile,
Alors, Lisette, alors choisissant pour asyle
Le couvent...

LISETTE.

Le couvent! Quoi donc! jusqu'à ce point
Vous poussez le roman? Mais vous n'y pensez point.
Jugez-vous un peu mieux; faites-vous quelque grace.
Si, par un coup du sort, j'étois à votre place,
Avec ce que je sais, je vous suis caution
Que plus de vingt Seigneurs me feroient bien raison
De la froideur d'un *seul. Ils veulent* qu'on les mene;
Et de les bien mener, on n'est jamais en peine,
Lorsque l'on sait tromper.

JULIE.

Tromper!

LISETTE.

Il le faut bien.
C'est

C'est un remede sûr. On n'en fait jamais rien
Sans cela.

JULIE.

Je ne puis. Allons trouver sa mere.
Ses conseils guideront tout ce que je dois faire.

LISETTE.

Le plaisant attirail ! c'est elle, je le vois.
J'en douterois encor sans le son de sa voix.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

(*Le Chevalier courant comme un fou.*)

FRONTIN, *le suivant.*

MAIS que diable, Monsieur, quel est donc ce délire?
Vous allez, vous venez, vous restez sans rien dire.

(*Le Chevalier s'arrête, soupire, parle bas & gesticule.*)

Vous soupirez tout haut, & tout bas vous parlez;

Vous restez immobile, & vous gesticulez.
Tenez, ma foi, j'ai peur; & si cela redouble,
Je n'y pourrai tenir.

LE CHEVALIER, *qui marche encore pendant cette tirade, Frontin le suivant.*

Ah! Frontin, dans quel trouble
Je suis! être amoureux & n'être point aimé!
Regretter l'autre objet dont j'étois estimé,
N'adorer que Zinca, ne plaindre que Julie,
Dont l'absence cruelle afflige encor ma vie;
Quel état! quel état!

FRONTIN, *à part.*

Il faudra le lier.

(*Haut.*)
Il est vrai que cela me paroît singulier.

LE CHEVALIER.

Singulier! point du tout. Rien de plus ordinaire,
Que de voir parmi nous une jeune étrangere
Ignorant le françois.

FRONTIN, *à part.*

Il extravague un peu.
Quelle tête!

LE CHEVALIER, *rêvant.*

Le sort de moi se fait un jeu.

Toi-même conçois-tu mon étoile bizarre ?
Qu'en dis tu ?

FRONTIN.

Moi ? je dis qu'elle n'est pas si rare ;
Et j'en ai pour témoin les petites maisons,
Dont vous prenez la route,

LE CHEVALIER.

Ecoute mes raisons...

FRONTIN, *l'écoutant attentivement.*

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER *réfléchit un instant sans parler ; ensuite il dit avec violence :*

(*Bas.*)

Parle donc ! parle donc... Je m'égare.

FRONTIN, *effrayé.*

Quoi ! quoi ! Monsieur ! eh bien ! oui, le penchant bizarre,
Qui fait que votre étoile . . . est un sort . . . du destin,
Dont. . . Je m'embrouille aussi. . . De maniere qu'enfin . . .
Pour trop vous imiter, Monsieur, je déraisonne.

LE CHEVALIER.

Ce qui m'arrive ici n'a donc rien qui t'étonne!
Mets-toi pour un moment à ma place. Comment
Pourrois-tu supporter un silence assommant?
Ce souvenir cruel ne sert qu'à me confondre.
Tu diras à cela qu'elle ne peut répondre.
Belles raisons! la bouche articule des mots,
Quelqu'étrangers qu'ils soient, fussent-ils ostrogots,
Je les eusse entendus. L'amour sert d'interprete.
Il n'est point d'idiôme à qui ce Dieu ne prête
La plus forte énergie.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE CHEVALIER.

Mais Zinca
Ne parle point du tout. Que dis-tu de cela?

FRONTIN.

Ce que je dis? je dis, ou du moins j'imagine
Avoir entendu dire...

LE CHEVALIER.

Eh bien! quoi?

FRONTIN.

Qu'à la Chine.
A dessein d'empêcher les femmes de courir,
On leur brisoit les pieds, sans pouvoir les guérir...

LE CHEVALIER.

Mais quel rapport, dis-moi?...

FRONTIN.

Voici ma conséquence;
Par la même raison, tout uniment je pense
Que l'on pourroit fort bien, aux filles de Québec,
Faire aussi quelque tour, pour leur clorre le bec.
Qu'en pensez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER, *indigné.*

Qu'il faut être imbécille,
Pour tenir un propos aussi plat qu'inutile.
Va-t-en.

FRONTIN.

Vous vous fâchez?

LE CHEVALIER.

Sors.

FRONTIN.

Pourquoi donc m'en aller?

Au diable soit l'amour! on ne peut plus parler.
Je m'en fuis.

LE CHEVALIER.

Non, Frontin, ta raison est fort sage,
Et ne me choque plus.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, quel dommage
Que vous n'écoutiez pas celle que vous avez!

LE CHEVALIER, *rêvant.*

Je trouve... que... Zinca...

FRONTIN.

Eh bien! vous lui trouvez?...

LE CHEVALIER.

Avec notre Julie un air de ressemblance,

FRONTIN.

Bon! vous n'y pensez pas.

LE CHEVALIER.

Quelque foible nuance...

FRONTIN.

C'est le jour & la nuit. Tenez, voilà le fait.
Je crois que votre idée a tout l'air d'un regret.

LE CHEVALIER.

Oui; mais j'aime Zinca. Voilà ce qui me tue.

FRONTIN.

Quel plaisir aurez-vous avec une statue ?
C'est de l'amour perdu.

LE CHEVALIER.

Je voudrois l'étouffer.

FRONTIN.

La Marquise s'avance.

LE CHEVALIER.

Elle va triompher.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Quoi ! lorsque tout concourt à remplir votre envie,
Que tout sert votre cœur, ce même cœur s'oublie,
Et néglige l'objet dont il est possédé ?
Que veut dire, Monsieur, un pareil procédé ?

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Mais, ma mere, l'amour n'en est pas moins le même,
Pour n'être pas toujours auprès de ce qu'on aime.

LA MARQUISE.

Quand l'amour est bien vif, il agit autrement.

LE CHEVALIER, *d'un air encore plus embarrassé.*

On ne se connoît pas toujours parfaitement.
On fait de vains projets... l'utile expérience
Vient les anéantir... Ce n'est pas que je pense
Que Zinca ne pourroit faire un jour mon bonheur.

(*Avec chaleur.*)

Mais la figure seule est bien peu pour un cœur.

FRONTIN.

Sans doute, & je soutiens que dans le mariage,
Il n'est pas suffisant de parler au visage;
Et que, pour le bonheur de la société,
Il faut bien que chacun tâche, de son côté,
D'ajouter...

LA MARQUISE.

C'est assez; du reste fais-nous grace...

Oui, je conviens, mon fils, que la beauté nous
laſſe,
Si ſes traits, ſoutenus des plus vifs agrémens,
Ne ſavent point ſervir de cadre aux ſentimens.

LE CHEVALIER.

Eh! voilà ma raiſon.

LA MARQUISE.

Sachons par quel augure
Vous jugez que Zinca n'a que de la figure,
Et ne poſſede pas un mérite réel.

LE CHEVALIER.

Oh! ſi je l'entendois, il ſeroit naturel
De croire à ſon mérite...

LA MARQUISE.

Il faut bien, pour l'entendre,
Qu'elle apprenne à parler François.

LE CHEVALIER.

Elle? l'apprendre!
Apprendre le françois! Non, Madame,
jamais.

LA MARQUISE.

Vous le lui montrerez.

LE CHEVALIER.

Pour faire des progrès,
De ce genre sur-tout, il faut que l'écoliere
Commence par sentir que l'on cherche à lui plaire,
Qu'un souris marque au moins sa bonne volonté.
Mais, pour l'amener-là, je suis trop détesté.

LA MARQUISE.

Quel garant, quelle preuve avez-vous de sa haine ?

LE CHEVALIER.

Le plaisir qu'elle a pris à jouir de ma peine.
Je tombe à ses genoux; mes feux passionnés
N'exigent qu'un regard. Non, l'on me rit au nez.

FRONTIN.

Cela n'est pas poli, je crois.

LA MARQUISE.

Allez, sa flamme
Peut-être avec le tems pourra naître...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Madame.
Quand revient donc Julie ?

LA MARQUISE.

A quel propos, mon fils,
Me parler d'un objet qui, voyant vos mépris,
Se venge, en vous fuyant? Eh! j'eusse agi
comme elle.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, la mépriser! Julie est sage, belle.
Sa vertu, ses talens ont toujours eu sur moi
Tous les droits de l'estime, & même...

LA MARQUISE.

J'apperçoi
Zinca. Songez-y bien; ensemble je vous laisse.
N'allez pas désormais réclamer ma foiblesse,
Je n'en veux plus avoir.

LE CHEVALIER.

Mais si Julie...

LA MARQUISE.

Adieu.
Elle a rompu. Zinca doit vous en tenir lieu.

(*A part.*)

Puisse-t-elle achever de le rendre à lui-même!

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

LE CHEVALIER, JULIE, sous le nom de Zinca, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce Devin, quel qu'il fût, savoit fort bien son thème ;
Car sa prédiction se soutient jusqu'au bout.
C'est le diable !

LE CHEVALIER, *revenu de sa confusion.*

Zinca, tenez-moi lieu de tout.
Oui, faites que j'oublie, *en vous voyant si* belle,
Un objet qui, depuis son absence cruelle,
A laissé dans mon cœur de quoi vous balancer.
Hélas ! par vos dédains vous my faites penser.
O ma chere Julie ! en vain je vous appelle.

(*Zinca le regarde tendrement, & semble être prête à se faire reconnoître.*)

LE

LE CHEVALIER, *transporté.*

Quel regard ! non, Zinca, je vous ferai fidele ;
Je n'aimerai que vous, je vous en fais serment.
Ah ! j'ai nommé Julie involontairement.

(*Zinca le regarde avec indignation, & se retourne avec colere.*)

LE CHEVALIER.

Mais quel air courroucé ! vous évitez ma vue !
Julie, en m'écoutant, seroit peut-être émue.
Quoi ! lorsque je suis prêt à la sacrifier....
Quel sacrifice ! ô ciel !

LISETTE.

C'est trop l'humilier.

FRONTIN.

Parbleu ! Mademoiselle, on a beau savoir plaire ;
On ne plaît qu'à demi, sans un bon caractere.

LE CHEVALIER, *passionnément.*

Regardez-moi du moins.

(*Zinca passe avec précipitation du côté de Lisette.*)

LE CHEVALIER.

Ingrate ! c'en est fait,
Oui, je renonce à vous.

FRONTIN.

Bon ! voilà parler net.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'il falloit pour guérir ma folie....
Sotte prédiction, tu m'as ravi Julie.
Jusqu'au fond de mon cœur, que ne peut-elle voir ?
Hélas ! il n'est plus tems.

SCENE XVI & derniere.

TOUS LES PERSONNAGES.

LA MARQUISE.

Mon fils, je viens savoir
Si, relativement au nœud qui vous engage,
Je pourrai sur Zinca, sur votre mariage,
En termes positifs, répondre à ses parens.

LE CHEVALIER.

Qui ? moi, me marier !

LA MARQUISE.

Ce soir je les attends.

LE CHEVALIER.

Madame... On les verra.

LA MARQUISE.

Quel accueil leur ferai-je ?

LE CHEVALIER.

Celui que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Enfin, que leur dirai-je ?

LE CHEVALIER.

Que je suis... hors de moi.

FRONTIN.

Tenez, sans tant tourner,
Madame, ... ces Messieurs pourront s'en-retourner.
Cette belle, ainsi qu'eux, perdant son étalage,
On peut leur souhaiter à tous un bon voyage.

DORIMONT.

Oh ! oh ! je savois bien, moi, qu'il n'y tiendroit pas.

Il a, parbleu ! raiſon. Le premier des appas
(Il montre ſa bouche.)
Eſt... la langue.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Parlez.

DORIMONT.

Que voulez-vous qu'il diſe ?
Le voilà dégoûté de cette marchandiſe,
Et je l'aurois gagé. Bon ! rien n'eſt ſi trompeur.
Il m'eſt arrivé, moi...

LA MARQUISE.

Permettez-moi, Monſieur,
D'interrompre un moment le fil de votre hiſ-
toire.

LA COMTESSE, *à Dorimont.*

Étoit-ce loin d'ici ?

DORIMONT.

Si j'ai bonne mémoire...
C'étoit...

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Décidez vous, mon fils, & promptement.

LE CHEVALIER, *pénétré.*

Je me repens ſi fort de mon égarement,

Et des travers affreux où l'erreur nous entraîne,
Que j'en reste confus.

DORIMONT.

Oh! c'est ta faute.

LE CHEVALIER.

A peine
J'ose lever les yeux sur Dorimont.

DORIMONT.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Cependant mon bonheur dépend de lui.

DORIMONT.

De moi?

LE CHEVALIER.

Hélas! si j'ai besoin d'un secours, c'est du vôtre.
Je suis perdu sans vous.

DORIMONT.

En voilà bien d'un autre!
Eh mais! ne crois-tu pas que je vais bonnement
Partir pour te chercher une femme?... Comment!

Mais je vous dis !... Enfin, sais-tu que ta folie
Ne me va pas...

LE CHEVALIER.

Monsieur, il s'agit de Julie.
Ma mere, appuyez-moi. Je me jette à vos pieds.
Engagez Dorimont, parlez, pressez, priez...

LA MARQUISE.

Que puis-je faire ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! faites donc que j'obtienne
Ma grace.

DORIMONT.

Crois-tu donc que ma fille aille, vienne,
Comme cela ? Mais, mais.

LE CHEVALIER.

Monsieur, écrivez-lui,
C'est dans votre bonté que je cherche un appui.
Votre cœur est trop bon, pour être inexorable.
Je vous en prie au nom d'une fille adorable
Qui cause mon amour, mes chagrins, mes remords.
Donnez-moi le moyen de réparer mes torts.
Monsieur !...

DORIMONT, *attendri.*

Ce morveux-là m'arracheroit des larmes,
Si je ne me tenois à quatre... Tu me charmes!
Va, soit. Mais si ma fille, écoutant la fierté,
A son tour s'opposoit à ta félicité?...

JULIE.

Non, mon pere, ma main seconde votre envie.

DORIMONT.

Quoi! morbleu! cela parle!

LA MARQUISE.

Embrassez-moi, Julie.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

O ma chere Julie! à peine je soutien
Cet instant.

LA COMTESSE, *l'ayant examinée.*

Oui, c'est elle; on la reconnoît bien.

FRONTIN.

Mais, qui diable l'auroit connue à son silence?
Même je doute encor...

JULIE.

Perdant toute espérance

De plaire au Chevalier, si, pour flatter son goût,
Je ne me transformois. .

LE CHEVALIER.

Hélas ! je vous *dois tout*.

JULIE.

Vous ne me devez rien, puisque je suis contente.
(*Souriant.*)
Si le Devin vouloit que je fusse inconstante,
Il faudroit pourtant l'être...

LE CHEVALIER.

Ah! ne m'accablez pas.
Mon cœur désabusé ne croit qu'à vos appas.
Je sens tous vos bienfaits, adorable *Julie*.
Mon bonheur & la fin de ma bizarrerie,
Sont l'ouvrage parfait de votre tendre amour.
Le mien peut-il jamais vous...

DORIMONT.

Me jouer ce tour !
Point d'hymen, s'il vous plaît, Madame la Marquise.
On m'en a fait accroire, & l'on vous a surprise.
Ensemble vengeons-nous.

JULIE.

Hélas, je meurs d'effroi.

LA MARQUISE.

Et de qui vous venger? vengez-vous donc de moi.
De ce qui s'est passé, seule je suis coupable.
J'ai tout conduit, Monsieur.

DORIMONT, *enchanté*.

Vous êtes admirable!
Que ne parliez-vous donc?... Ma fille embrasse-moi.
Parbleu! présentement on voit bien que c'est toi.
(*Riant.*)
Je ne l'ai pas remise. Aussi dans les voyages
On parle à tant de monde, on voit tant de visages!...
A propos de visages, ôte ce rouge-là.
Je veux que tu sois toi... Quand je fus à Goa...

LA MARQUISE.

Ne peut-on pas, ce soir, savoir cette aventure?

DORIMONT.

Oui... J'en ajouterai cinquante, je vous jure.

Moi, quand je n'en fais point, fur le champ je les fais.

LA MARQUISE.

Allons, mes chers enfans.... Ma fœur, de tels effets
Prouvent que les forciers n'ont rien qui fe foutienne.

LA COMTESSE.

Mais ma niece à préfent eft en Canadienne.

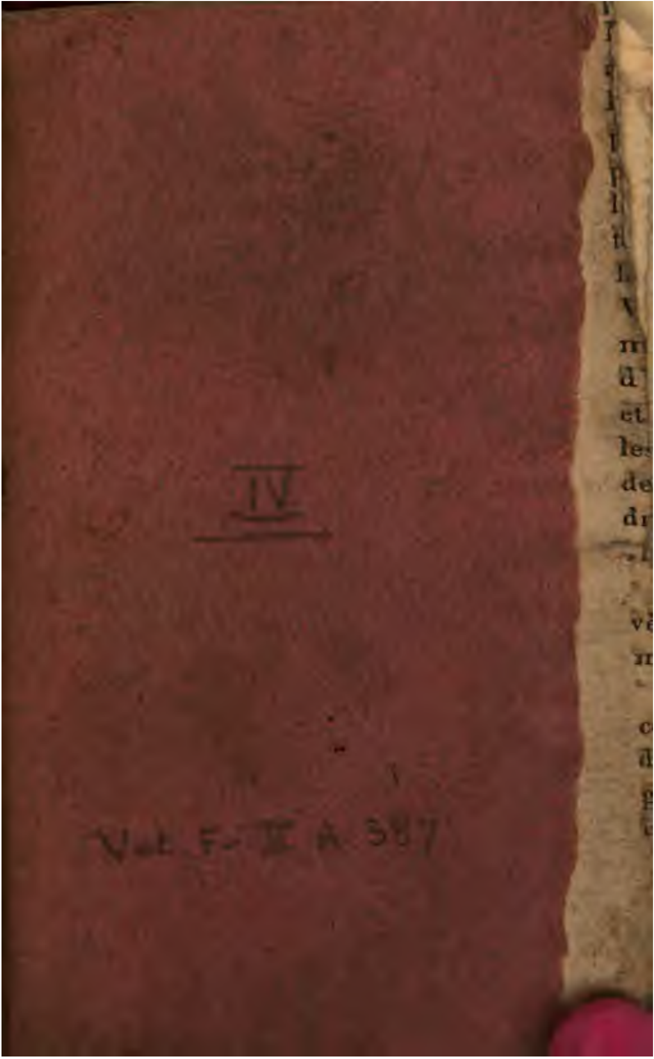
LA MARQUISE.

A propos de cela, fachant bien que mon fils
Céderoit... Vous allez être au fait du pays,
Des fêtes qu'on y donne, & de leurs mariages ;
Partons. Combien de gens pourroient devenir fages,
S'ils vouloient concevoir que fouvent *le bonheur*
Dépend de revenir d'une fatale erreur !

Fin du quatrieme Volume.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.


IV

des grands corps
du conseil-d'état étai
Le prince Primat
maître des cérémon
fonde révérence à L
tor. Après le premi
le monde resta à g
marche la plus élevé
à l'autel, il adressa
discours, pendant
debout, et il comm
par la bénédiction d
rent présentées par
prince Primat les
rôme qui les donna
Wurtemberg, en l
treize pièces d'or en
après les avoir reçu
neur, qui se tenait
Primat adressant la
Prince Jérôme Nap
princesse Frédérique
présente, pour votre
la sainte église notre
Le prince avant d

signèrent assis, tout
bout.

Ma

La signature du co
maître des cérémonie
de S. M. et invita le
l'Empire à se rendre à
nistre secrétaire d'état

S. A. S. debout, ap
révérence à LL. MM.,
à se lever et les inter
électoral, Charles-Louis
vous prendre en mariage
phanie Napoléon, ici pr

L'époux interpellé r
en mariage la princesse i
ici présente.

La même interpellati
princesse Stéphanie Na

